9 SEPTEMBRE 1951

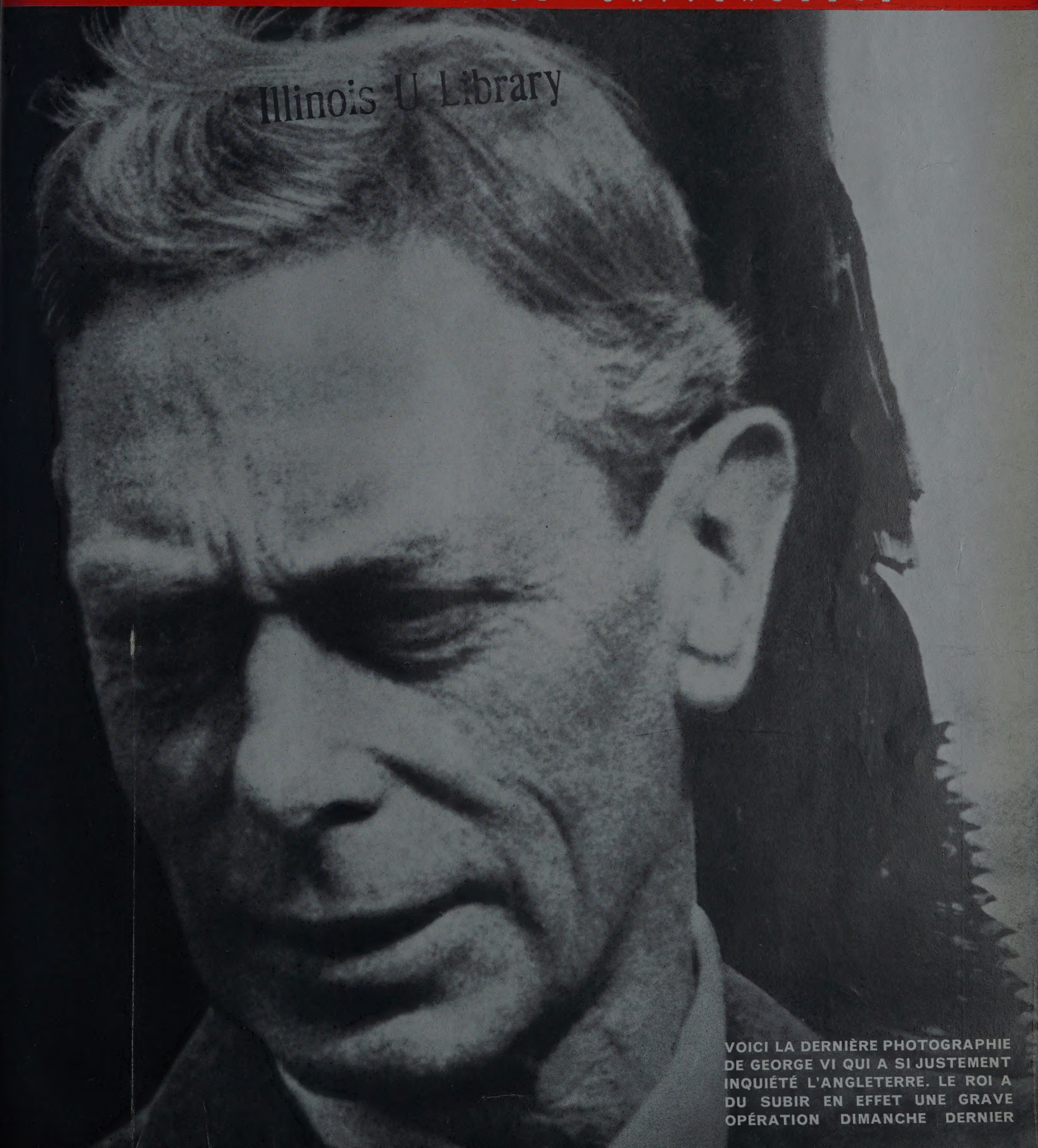
N° 311 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



VOICI LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DE GEORGE VI QUI A SI JUSTEMENT INQUIÉTÉ L'ANGLETERRE. LE ROI A DU SUBIR EN EFFET UNE GRAVE OPÉRATION DIMANCHE DERNIER

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

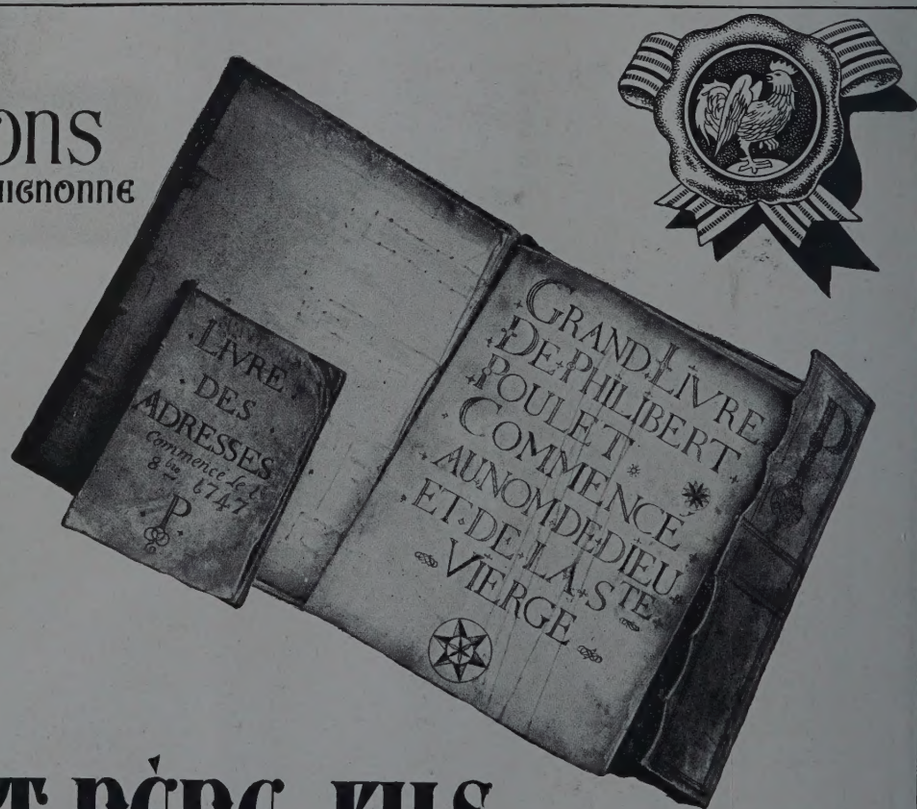
SAMEDI
PROCHAIN
6 OCTOBRE

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL
LE SALON DE L'AUTOMOBILE

RETENEZ-LE
DÈS
AUJOURD'HUI

DEUX SIÈCLES
SEPT GÉNÉRATIONS
DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

PHILIBERT POULET (1708-1782)
JEAN-BAPTISTE (1750-1829) MARC-JEAN-BAPTISTE (1762-1832)
PHILIBERT (1776-1821) JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE (1783-1849)
JEAN-BAPTISTE-EDMOND (1815-1884)
PIERRE GERMAIN (1845-1936)
PAUL-JACQUES (né en 1875)
JACQUES-PIERRE (né en 1908) JANE GALLET GEORGES-CLAUDE GALLET (né en 1902)



POULET PÈRE & FILS
PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte d'Or)
MAISON FONDÉE EN 1747

Augmentez votre valeur de 100%

APPRENEZ L'ART D'ÉCRIRE

Trop de gens écrivent tant bien que mal. Vous le savez et vous avez compris qu'il ne suffit pas d'écrire comme tout le monde: vous rêvez de savoir bien rédiger et de vous exprimer brillamment. Soyez rassuré, vous pouvez y parvenir facilement quels que soient vos occupations, votre âge, votre culture.

Le Cours A.B.C. de Rédaction, par une méthode rationnelle, vous apprendra à bien rédiger, c'est-à-dire à classer vos idées, à faire un rapport ordonné ou un récit clair et à mettre ainsi de votre côté toutes les chances de réussite.

DÉVELOPPEZ VOS MOYENS D'EXPRESSION PENDANT VOS LOISIRS

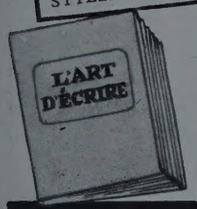
Ce Cours captivant vous permet d'étudier par correspondance, chez vous, à temps perdu, vite ou lentement selon vos possibilités. L'enseignement est entièrement personnel et les professeurs sont des écrivains connus, qui joignent à leur expérience la capacité d'enseigner. Après quelques mois, vous saurez non seulement rédiger, mais aussi user pleinement de votre personnalité, de votre intelligence, de vos connaissances, en écrivant et en parlant. Vous aurez ainsi la pleine possession de vos moyens d'expression. Et si vous envisagez de devenir écrivain, nous ferons pour vous ce que nous avons fait pour tant de nos élèves dont les œuvres sont maintenant régulièrement publiées.

IMPORTANTE RAISON POUR VOUS D'APPRENDRE A BIEN RÉDIGER

La possession d'un bon style est indispensable à quiconque veut faire son chemin dans la société, sortir du rang et s'élever parmi les hommes. On vous juge sur vos écrits qui doivent donner la mesure de votre valeur quel que soit le domaine de vos activités. Demain vous serez amené à prouver vos capacités. Préparez-vous dès aujourd'hui pour saisir vigoureusement cette chance. Votre succès dans la vie en dépend. NE RISQUEZ PAS DE TRÉBUCHER PAR LA MÉDIOCRITÉ DE VOTRE STYLE.

BROCHURE GRATUITE

Écrivez-nous maintenant pour recevoir l'exemplaire gratuit de la brochure donnant toutes informations sur l'Art d'Écrire. Vous y trouverez également des détails intéressants sur les chances qui se présentent à celui qui sait écrire. C'est peut-être pour vous le début d'une vie nouvelle, plus prospère et plus intéressante. Décidez-vous de suite à vous libérer du handicap qu'un style médiocre vous impose.



GRATUIT

COURS A.B.C. DE RÉDACTION (G.66)
12, Rue Lincoln (Champs-Élysées) PARIS (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans engagement de ma part, votre brochure "l'Art d'Écrire"

NOM _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

ADRESSE _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

HYGIENO

LE DÉTARTRANT
POUR CUVETTES DE W.-C., RADIATEURS, ETC.

J. LEFEVBRE
Agent général des PRODUITS ROLLET
Neuilly-sur-Seine
9 BIS, RUE DU Cdt-PILOT — Tél. : MAI. 50-20

UN COIN DE FRANCE

SOUS LA CROIX DU SUD

GALERIE D'EXPOSITION : 32, RUE DE PARADIS - PARIS

7me ANNÉE — NUMÉRO 311 29 SEPTEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LES FUNÉRAILLES DE MAURICE-PETSCHE

Un émouvant hommage officiel a été rendu à l'homme d'Etat qui, sans souci des ménagements exigés par sa santé, a véritablement usé ses forces au service de la Nation. Après la cérémonie religieuse au temple de l'Oratoire le cortège a gagné la cour du Carrousel où le catafalque avait été dressé devant la grande porte du ministère des Finances, qui fut, pendant plusieurs années, le cadre de l'épuisant effort du défunt. Le président de la République était entouré des présidents des Assemblées, du président du Conseil et de la plupart des ministres. En face de la tribune présidentielle avaient pris place les membres de la famille auxquels M. Vincent Auriol présenta ses condoléances émues. C'est à M. René Pleven qu'il appartenait de prononcer l'éloge du ministre. Le chef du gouvernement rappela avec quelle ténacité celui-ci lutta contre l'insécurité monétaire. Et il évoqua, à côté du technicien austère, l'homme sensible et bon.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

DEVANT LE MINISTÈRE DES FINANCES TENDU DE TRICOLORE, LE CERCUEIL DE MAURICE-PETSCHE EST HISSÉ DANS LE FOURGON QUI L'A TRANSPORTÉ A LA GARE DE LYON, D'OU IL GAGNA BRIANÇON.

ACTUALITÉS MONDIALES D

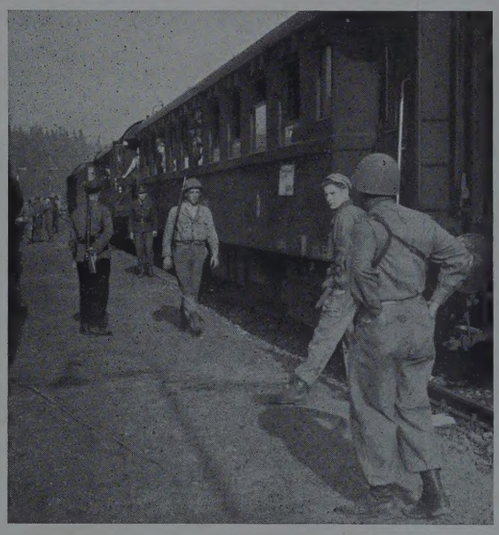
CASTELGANDOLFO. A la foule de visiteurs que le pape reçoit en sa résidence d'été s'étaient joints récemment 160 cadets de la marine argentine. Du balcon Pie XII s'est adressé spécialement à eux en espagnol.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

OTTAWA. Après six jours de travaux la session du Conseil atlantique, où MM. Georges Bidault, Robert Schuman et René Mayer représentaient la France, s'est achevée par la création d'un Comité de coordination des questions militaires et économiques et une invitation à la Grèce et à la Turquie d'adhérer au pacte.

ELEUSIS. Ces ouvriers grecs amènent à un flottant du minerai de bauxite qui, transporté en magne par un navire yougoslave, y sera transform aluminium, lequel sera ensuite utilisé aux Etats-

RIO-DE-JANEIRO. La célébration de la fête nationale du Brésil a donné lieu à une imposante démonstration militaire au cours de laquelle quelque trente mille hommes ont défilé devant le président Vargas.



SELB (Bavière). Le train que son mécanicien avait lancé à travers le rideau de fer, « brûlant » le contrôle frontalier, a regagné la Tchécoslovaquie, abandonnant vingt-cinq voyageurs qui ont « choisi la liberté ».

OSLO. Afin d'assurer sa défense la Norvège a son armée d'un matériel moderne qui a été présen cours d'une exposition inaugurée par le roi Ha accompagné du prince Olav et de la princesse A

TEHERAN. Harangués par Seygid Mostafa Kashani, fils du fameux chef religieux, 5.000 manifestants ont proclamé leur solidarité avec l'Egypte dans la lutte qu'elle mène contre les « puissances impérialistes ».

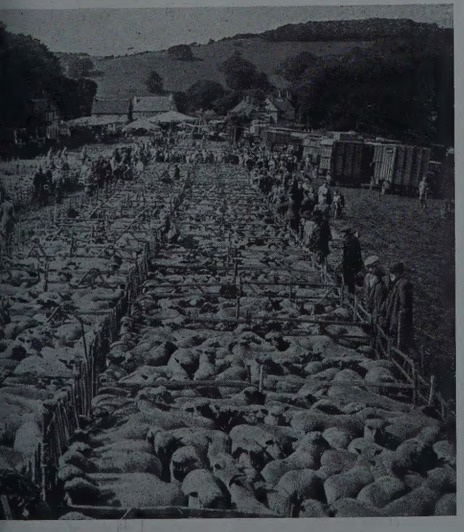
PARIS. M. André Marie a remis une plaquette en argent au jeune André Carmont qui sauva de la noyade trois enfants. Le jeune héros a reçu aussi la médaille du dévouement, que lui a décernée M. Charles Brune.

RABAT. La fête de l'Aïd-el-Kébir a été cél avec ferveur dans tout le Maroc. A Rabat S. M. Mohammed ben Youssef, qu'accompagnait le p héritier, a procédé au traditionnel sacrifice d'un b

A SEMAINE

RLIN. Quarante mille catholiques se sont rassemblés le théâtre en plein air du secteur britannique souhaiter la bienvenue à leur nouvel évêque Weskamm, dont les armoiries décoraient l'estrade.

ASHINGTON. Au cours de son séjour dans la tale des Etats-Unis, le général de Lattre de Tassigny conféré au Pentagone avec le nouveau secré- e à la Défense, M. Lovett, et le général Bradley.



NDON. La foire qui se tient chaque année dans te petite localité du Sussex, contrée d'élevage moutons réputés, est une des plus importantes toute l'Angleterre. Que de gigots en perspective !

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quand, présenté par le docteur Jean-Robert Debray, secrétaire général de l'Ordre des médecins, le problème de la stérilité féminine ou masculine s'est trouvé posé devant l'Académie des sciences morales et politiques, l'Académie, après avoir déconseillé certains moyens qu'offrent aujourd'hui la médecine et la chirurgie, a recommandé l'adoption comme étant propre à contenter l'un des plus profonds besoins de la nature humaine.

Or ce besoin de former une famille, en dépit des disgrâces physiologiques ou pathologiques, ce besoin si respectable se trouve sévèrement contrarié par l'état actuel de notre législation. Le code civil, par ses articles 344 et 368, règle tout ce qui touche l'adoption et la légitimation adoptive de manière si sourcilleuse qu'il faut, aux adoptants, une volonté de fer et une patience angélique pour surmonter les obstacles dressés devant eux.

Trois conseillers de l'Union française, M. Jean Scelles, Mlle Le Ber et M. Jousselin, viennent de mettre au net un projet de proposition qui tend à modifier une législation périmée, faite surtout en vue de conserver « le patrimoine dans la famille », mais qui va et contre l'intérêt des petits enfants abandonnés et contre le bonheur de ménages dépourvus d'une joie élémentaire, celle de voir grandir et d'aimer de petits êtres, celle, somme toute, d'acquérir à force d'amour cette postérité que refuse le destin.

Les auteurs de ce projet de proposition font observer qu'une simple adjonction à l'article 344 rendrait la loi plus humaine, que cette modification pourrait jouer en faveur de la métropole, on l'imagine, mais encore et surtout dans les départements d'outre-mer, en Algérie par exemple, où cette loi n'est pas comprise, va contre les mœurs et les coutumes locales, étonne et blesse des Français musulmans qui ne s'intéressent pas aux raisons qui ont pu déterminer jadis les législateurs de la métropole.

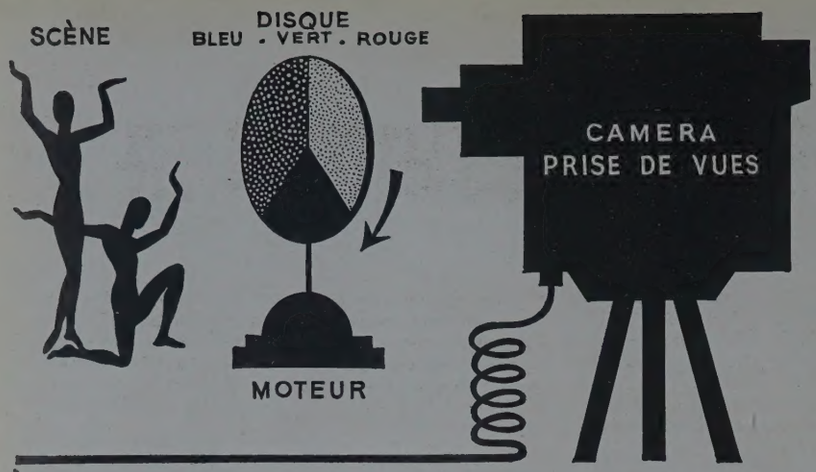
Je fais des vœux pour que nos assemblées légiférantes prennent en considération le projet qui leur sera proposé. Plutôt que de faire de nouvelles lois dont le fatras est désormais inintelligible même aux spécialistes, que députés et conseillers s'emploient donc parfois, souvent même, à reviser — ou à détruire — des textes que ne justifie plus l'évolution de nos sociétés.

★

Je m'en voudrais de quitter ce sujet de l'adoption sans raconter ici une histoire que je trouve belle et touchante. Je connais un ménage qui, pendant longtemps, s'est trouvé privé des joies de la famille. Cette privation n'allait pas sans douleur. Ajouterai-je que les personnes dont je relate ici l'heureuse aventure avaient les moyens de subvenir aux besoins d'une belle couvée ? Tous les obstacles élevés par la loi s'étant trouvés franchis finalement, nos gens ont adopté un, puis deux, puis trois bébés. Accueillis avec amour, soignés, bien nourris, bien vêtus, les trois petits enfants sont devenus l'ornement d'une maison. De cette maison ils ont chassé la tristesse. Et c'est alors que s'est produit un miracle, oui, je dis bien, un miracle de l'amour : les trois enfants ont commencé de se ressembler. Je les rencontre souvent et j'admire ce chef-d'œuvre de la vie et de l'affection. Ces trois petits étrangers sont vraiment devenus des frères et des sœurs.

Il me faudrait raconter aussi l'histoire de cette dame américaine, notre amie, qui voulait adopter une petite fille française, qui est venue à cet effet en France, et qui est repartie, après un an de difficultés et de batailles, emportant le trésor vivant, conquis, chéri, soigné à merveille depuis lors.

On me dira peut-être que tous les cas d'adoption ne sont pas aussi heureux et que des ménages, tentés par cette solution, ont eu certains déboires... Mais il existe aussi des gens qui ont des déboires avec les enfants de leur propre chair et dont l'amertume a quelque raison d'être plus profonde et moins consolable.



LA JEUNE TÉLÉVISION FRANÇAISE A INAUGURÉ SON PREMIER SALON

LA TÉLÉVISION EN COULEURS EXISTE

POURQUOI N'AVONS-NOUS PAS ENCORE D'ÉMISSIONS ?

LE 18 septembre, aux Ambassadeurs, la Radiodiffusion et la Télévision françaises présentaient publiquement la télévision en couleurs de la « Columbia Broadcasting System ». Hier 28 septembre, place d'Iéna à Paris, s'ouvrait le premier Salon de la Télévision. Deux manifestations qui intéressent, à juste titre, ceux qu'on appelle les « téléspectateurs ». Car depuis plusieurs mois ces derniers se posent ces deux questions :

Aurons-nous bientôt la télévision en couleurs ?
Et, en pareil cas, les appareils actuels seront-ils périmés ?

Dirigeants et techniciens français ont été fort discrets jusqu'à présent sur les recherches entreprises dans ce domaine de la couleur et sur les résultats obtenus. Ils abandonnent aujourd'hui quelque peu de cette réserve et fournissent une première réponse aux questions ci-dessus.

PARLONS un peu technique. Il ne s'agit pas de revenir sur le principe de transmission sans fil des images animées, noir ou couleurs, ce principe ne varie pas. Mais la transposition du noir à la couleur peut être obtenue par de multiples systèmes, qui vont de la mécanique élémentaire à l'électronique la plus savante.

Voilà quarante ans, le système Gaumont de cinéma en couleurs consistait à projeter simultanément sur un écran trois images monochromes. La superposition donnait par mélange une reproduction fidèle de l'image colorée, les projections bleue, jaune et rouge se combinant pour former toutes les couleurs intermédiaires. Il s'agissait alors, bien entendu, de la projection cinématographique, mais l'expérience restait valable pour la télévision. Disons tout de suite que la trichromie triomphe également dans ce domaine, les images dichromes étant trop « simplifiées », la quadrichromie se révélant au contraire trop compliquée pour le résultat obtenu.

APPLIQUER le système Gaumont à la télévision consiste à utiliser lors de la prise de vues trois cameras munies de filtres diversement colorés et, pour la réception, trois tubes cathodiques. Cette explication sommaire fait apparaître immédiatement l'inconvénient majeur du procédé : car celui-ci consiste à tripler d'un bout à l'autre tout l'équipement. Si un récepteur « noir et blanc » est accessible au prix de 80.000 francs, par exemple, son équivalent « couleur » atteindrait la somme coquette de 240.000 francs. Enfin, la « bande de fréquence » doit, elle aussi, être trois fois plus grande.

Le principe a pourtant été adopté — après maintes recherches — par une compagnie de télévision américaine, qui offre — selon l'expression d'un journaliste d'outre-Atlantique — « la couleur la plus chère du monde ».

Une autre méthode consiste à émettre et à recevoir successivement chacune des couleurs : c'est la télévision « séquentielle », qui utilise le phénomène de la persistance rétinienne. L'image reçue est *successivement* bleue, verte, puis rouge, mais le passage d'une couleur à l'autre est si rapide que l'œil ne peut les séparer et perçoit les couleurs primitives dans leur mélange exact. Techniquement, le procédé est fort simple : un disque trichrome à la prise de vues, un autre à la réception, l'ensemble étant synchronisé. Une seule camera et un récepteur à tube unique suffisent donc à la transmission des trois images colorées. C'est le système approuvé aux Etats-Unis par la commission consultative fédérale, dont la décision vient d'être entérinée par la Cour suprême.

C'est aussi le procédé qui est expérimenté depuis près de deux ans en France. En effet, depuis le début de 1940, la Société « Radio-Industrie », sous l'égide de son directeur général, M. Henri de France, se livre à des démonstrations de télévision en couleurs dans ses studios en utilisant un équipement analogue à celui dont sont pourvues les stations à haute définition existantes : Paris-Tour Eiffel, Lille et Radio-Vatican. Plus de cent cinquante démonstrations ont déjà été faites en présence, notamment, des ministres de l'Information et des P. T. T., des dirigeants et des techniciens de la Radiotélévision française, des personnalités du cinéma, des syndicats professionnels, des commissions techniques étrangères, etc.

Si donc le premier service régulier d'émissions commerciales de télévision en couleurs a commencé le 25 juin dernier aux Etats-Unis, il est permis de dire que la télévision française existe depuis deux ans.

Mais elle est ignorée des téléscripteurs.

ELLE existe, mais — ajoute-t-on — elle est gardée volontairement en réserve.

« Avant de décider l'introduction de la couleur dans les émissions de programmes, une période expérimentale est nécessaire. L'administration de la télévision française ne commencera pas les programmes en couleurs avant que l'industrie française soit en mesure de satisfaire aux besoins nationaux », vient de déclarer M. Wladimir Porché, directeur général de la Radiodiffusion et de la Télévision.

Mais ce délai volontaire ne signifie pas que nous soyons en retard dans le domaine technique. Il suffit pour s'en convaincre de regarder les images transmises soit selon le système américain, soit selon le système français. La différence de qualité est sensible. Tandis que le premier apparaît avec les caractéristiques ordinaires d'un film en « technicolor » de qualité moyenne, l'autre, le système français, transmet sans déformation aucune les couleurs naturelles les plus délicates.

Cette supériorité est d'ailleurs explicable techniquement. Un technicien de qualité, M. Delbord, énumère ainsi les avantages du système français :

« Les filtres optiques, très soigneusement calculés et expérimentés, ont un rendement supérieur à celui des filtres classiques utilisés aux Etats-Unis.

» L'analyse est faite aux Etats-Unis sur 525 lignes, tandis que les normes françaises à 819 lignes permettent une finesse d'image au moins deux fois plus grande.

» Les tubes de prise de vues français ont un plus grand pouvoir de résolution que les tubes américains.

» Des systèmes d'analyse nouveaux, différents de ceux employés en Amérique et encore secrets, ont été mis au point ; plus faciles à mettre en œuvre, ils sont aussi plus souples et s'adaptent à la télévision en noir et blanc. »

« Le public peut être assuré sans réserves qu'un récepteur français actuel à haute définition ne sera ni inutilisable ni même démodé lorsque la couleur aura fait son apparition en France. »

Wladimir PORCHÉ,
Directeur général de la Radiodiffusion et de la Télévision françaises.

LA télévision en couleurs devait être — en France — *totalement compatible* avec les normes fixées pour la télévision en noir et blanc, et *totalement adaptable* aux équipements actuellement en service. Les résultats obtenus par M. Roger Cahen, directeur des recherches à la « Radio-Industrie », répondent, en effet, à ce double impératif. Tout récepteur 819 lignes actuel peut, du jour au lendemain, recevoir la couleur au moyen d'un petit appareil dont le prix de vente ne dépasserait pas, dit-on, 15.000 francs. Ce chiffre témoigne à lui seul de la simplicité du procédé.

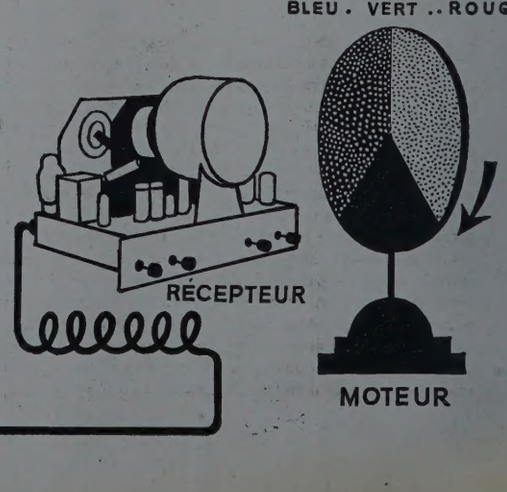
Dans la camera de prise de vues est installé un cylindre *porte-filtres* qui tourne devant le tube analyseur. Devant le tube cathodique du récepteur un *disque porte-filtres* est actionné par un petit moteur électrique. Le synchronisme des deux mouvements assure la décomposition et la reconstitution des images colorées. Les filtres réalisés spécialement permettent une reproduction parfaite de toutes les couleurs du spectre. Le but que s'était assigné la compagnie a été atteint : *obtenir la fidélité et la stabilité des couleurs, à l'aide de cameras et de récepteurs simples et peu coûteux.*

De même que les récepteurs à haute définition ne se sont révélés ni plus compliqués ni plus onéreux que leurs prédécesseurs à moyenne définition, les récepteurs « couleurs » seront à peine plus chers que les récepteurs « noir et blanc ». Tous les appareils actuels pourront donc recevoir les programmes : en noir et blanc s'ils ne sont pas modifiés, en couleurs si un adaptateur y est adjoint. Comme prévu, la télévision française en couleurs sera *totalement compatible et adaptable.*

Mais quand sera-t-elle à la disposition du public ?

La décision appartient aux dirigeants de la R. T. F. Une phase expérimentale était nécessaire, comme ce fut le cas pour le lancement des émissions du « 819 lignes ». Il reste à souhaiter que ces expériences soient mises bientôt à la portée du grand public, ne serait-ce que pour lui permettre de constater l'excellence de notre télévision en couleurs. Ni les rapports d'experts ni les affirmations officielles ne valent, en la matière, une démonstration directe.

PIERRE CLAUDE.



AVEC DE LATTRE A WASHINGTON

Au moment où j'écris cet article le général, que j'ai rejoint aux Etats-Unis, a abattu ses cartes. Ce qu'il est venu rechercher ici, c'est la fin du traitement en parent pauvre de l'Indochine en guerre, c'est l'égalité de considération avec la Corée, c'est une réhabilitation. Il s'agit bien d'une croisade non seulement auprès des personnalités éminentes enfermées dans les palais politico-administratifs comme le State Department, le Pentagone, la Maison Blanche et le Sénat, mais surtout auprès de la toute-puissante opinion publique. En somme le général a quelques jours pour mettre à la place de l'ancienne méfiance envers le « colonialisme » la conviction nouvelle d'une fraternité de lutte contre un ennemi commun, exprimée par ce slogan : « L'Indochine et la Corée ne constituent en fait qu'un seul théâtre d'opérations. » Certes il y a l'aide générale des événements, le grand raidissement des masses yankees apeurées pour leur *american way of living*, et l'enjeu essentiel de l'Asie. Tout récemment encore M. Dean Acheson vient de déclarer que la Corée et l'Indochine sont actuellement les deux points essentiels de l'univers où il s'agit de résister. Ainsi, peu à peu, par une lente conversion des esprits, le Tonkin menacé apparaît comme une clé de voûte de ce monde jaune si difficile à préserver. Jamais, voilà seulement quelques mois, les grands chefs du Pentagone n'auraient osé inviter aux Etats-Unis le chef du corps expéditionnaire français, de peur d'être accusés de « pro-colonialisme ». Ce voyage actuel prouve donc, en lui-même, que les temps ont changé. Telle est, en effet, la pression en Extrême-Orient que les Américains sont obligés de se délester de certaines de leurs vieilles traditions — maintenant ils savent à priori que le maintien du corps est pour eux aussi, et même pour eux d'abord, une nécessité. Néanmoins il existe, en plus de ces tendances générales, un élément purement sentimental, celui qui est basé sur la personnalité du général de Lattre. Il est certain qu'elle touche et intrigue cette opinion américaine généralement si imperméable, si indifférente. Avant même son arrivée la plupart des Américains de la rue savaient, au moins vaguement, que le général avait en quelques semaines redressé une situation militaire qui semblait perdue, et tous ils connaissaient le drame de la mort de Bernard de Lattre.

Il est apparu dès le début que l'actuelle mission était accueillie avec une sympathie particulière. Comme on dit vulgairement, les Américains ont bien fait les choses... Ainsi, dans ce Governor's Island qui, dans son style vieillot de la Nouvelle-Angleterre, sert de quartier général à la Première américaine, juste en face du rassemblement des gratte-ciel de Manhattan, le général de Lattre fut officiellement reçu par le général Crittenberger au son de dix-neuf coups de canon, chiffre maximum pour les gens qui ne sont pas des chefs d'Etat. Sur l'aérodrome de Washington, ce fut le général Lawton Collins lui-même, le chef des états-majors combinés, qui souhaita la bienvenue au milieu des détachements impassibles des quatre armes, rangés avec une étrange rigidité, au milieu des pelotons au « présentez, armes ! » de l'armée, de la marine, de l'aviation et du corps célèbre des fusiliers marins. Et la première journée à Washington fut aussitôt marquée par la tournée numéro 1, celle des personnalités éminentissimes — le président Truman, le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères Acheson, le nouveau secrétaire d'Etat à la Guerre Lovett et bien d'autres gens. Et partout on entendit des paroles de courtoisie et d'amitié.

Mais la scène la plus étrange s'est produite au studio de la télévision, celle dite « coast to coast », c'est-à-dire qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique sur environ dix millions d'écrans, qui touche la masse la plus populaire, qui pénètre jusque dans les plus misérables baraques et cahutes. On aurait pu croire à un jugement, à un procès. Le général de Lattre est assis à une table comme un accusé, assisté seulement de son ami le sénateur Cabott Lodge et, un peu plus loin, il y a six hommes qui font le tribunal, qui posent des questions avec des voix méticuleuses et intransigeantes. Un énorme appareil, qui s'avance comme un tentacule, jette une lumière dure. On dirait du Kafka. Le drame est mené par une grande fille blonde aux yeux verts, froide comme une sirène, froide malgré la fausse chaleur qu'elle met dans sa voix appliquée, anormalement, industrieusement claire. Elle est vêtue de la simple robe noire de la vendeuse de grande maison. C'est manifestement un instrument du destin, d'ailleurs elle est munie de ce cruel instrument qu'est un marteau dans le genre de ceux des commissaires-priseurs. Il s'agit d'un jeu terrible, car chaque expression est reproduite par 10 millions, chaque intonation est répercutée par 10 millions. C'est l'Indochine qui pénètre matériellement dans les foyers américains. Le général de Lattre, dans sa solitude, dans son anglais approximatif, fait un numéro, car c'est cela la règle impérieuse de l'Amérique, car, au fond, c'est cela qui ouvre véritablement les portes de la politique, qui fait marcher le complexe suprême de Washington avec la Maison Blanche, le State Department, le Pentagone.

La partie est dangereuse puisqu'elle est basée sur le jugement sommaire et rédhibitoire de l'homme de la rue. Elle a ses règles, ses tours, ses techniques, ses truquages, pratiqués par la moindre *vamp* hollywoodienne, par le sénateur le moins notoire (cela fait déjà partie de la culture américaine), mais manifestement inconnus du général de Lattre. De plus celui-ci n'est pas du tout conforme en ses apparences et en ses manières aux critériums presque standardisés de ce que doivent être les généraux en Amérique. Et il lui faut gagner la bataille sur un terrain lointain, presque inconnu et récemment encore suspect, celui de l'Indochine. Mais le spectacle est étonnant du général qui, sans se soucier des contingences, fonce en trébuchant sur les mots, avec une sincérité d'assaut, avec toute sa passion, avec son visage en énorme premier plan. Et il accomplit le miracle de n'être pas ridicule, d'être émouvant, de faire comprendre le drame de cette Indochine où, dans la boue et la jungle, des soldats se battent en parents pauvres, presque seuls, laissés à eux-mêmes dans ce bout du monde, face à la terrible menace chinoise. Il révèle le prix du sang, avec 100.000 blessés, 38.000 tués, dont 1.000 jeunes officiers — et il peut dire : « Moi-même j'ai perdu mon fils unique — je sais donc parfaitement ce qu'est le chagrin d'un pareil drame. » Il indique le prix en argent, il dit que la guerre là-bas coûte par an un million de dollars, alors que le total des investissements et des avoirs français s'élève au maximum entre 2 et 3 millions de dollars. Il peut donc s'exclamer : « De quel intérêt égoïste pouvons-nous donc être soupçonnés ? Nous avons donné l'indépendance aux Etats d'Indochine, et c'est simplement pour la leur conserver que nous nous battons là-bas. Si nous n'avions été que des réalistes il y a longtemps que nous serions partis ! »

Et c'est un succès, un *hit*, comme disent les Américains. Pour en être assuré il n'est que de voir, dans le brouhaha de la fin, l'empressement de la meneuse soudainement dégelée, toutes grâces autour du général. Quant au puissant et dynamique sénateur Cabott Lodge — à la musculature imposante — il dit jovialement à de Lattre : « Vous voyez que j'avais raison en insistant pour que vous passiez à la télévision. Vous avez bien fait de ne pas écouter ces messieurs tout petits de l'administration qui avaient peur pour vous. » On apprend qu'avant même la fin de l'émission le studio a été assailli de coups de téléphone par des auditeurs indignés qui s'écriaient : « C'est dégoûtant. Comment l'un des interrogateurs a-t-il eu l'audace de demander à cet homme qui commande à des soldats en pleine bataille, à cet homme dont le fils vient d'être tué si l'armée française se défendrait au cas où les Russes envahiraient l'Europe ? » Quant à l'incriminé, il s'explique, surpris : « Mais j'ai posé cette question, dit-il, parce que c'est celle qui préoccupe le peuple américain. »

De fait la compagnie genre Gallup qui travaille pour la télévision (la technique consiste à téléphoner au hasard en prenant des numéros dans l'annuaire pour demander aux gens s'ils suivent une émission et ce qu'ils en pensent) devait confirmer qu'il s'agissait bien d'un des principaux *hits* de l'année. Je devais en avoir la confirmation moi-même par un chauffeur de taxi : « Oui, me dit-il, j'ai vu le général français à ma télévision. Quel recueillement quand il s'est arrêté quelques secondes après avoir parlé de son fils ! Il paraît que la guerre là-bas, c'est aussi dur qu'en Corée, à cause des jungles et des montagnes. Mon avis, c'est qu'il faut faire quelque chose pour ces soldats. » Il y a évidemment du progrès, car quelques jours auparavant, comme je demandais au principal portier de l'hôtel Waldorf-Astoria, à New-York, l'appartement du général de Lattre, le brave homme me répondit qu'il n'en savait rien. Et comme un journaliste américain insistait à côté de moi en disant qu'il s'agissait d'un fameux général français à cinq étoiles, le brave homme se borna à s'exclamer : « En fait de généraux, je ne connais encore que les nôtres. Et cela me suffit ! »

Cependant, quelques jours après, l'Amérique, dans ses dirigeants comme dans son peuple, a compris toute la signification de la mission du général de Lattre. Dès ses premiers entretiens, dès ses premières interviews celui-ci a déclaré catégoriquement qu'il apportait en ce pays toutes les données du problème de l'Indochine non pour un examen bienveillant et inefficace, mais pour arriver à des décisions pratiques et immédiates. L'urgence d'une prise de position des Etats-Unis le général l'a aussitôt démontrée par ce tableau dramatique : cinq divisions vietminh massées au Tonkin, une sixième récemment constituée dans le Centre-Annam, la permanence ailleurs de la guérilla et, surtout, la menace de 80.000 à 150.000 soldats chinois déjà rassemblés dans la Chine du Sud et qui peuvent, même avec la continuation de la guerre de Corée, déferler d'une semaine à l'autre sur le Tonkin en prenant le nom de volontaires. Il faut donc que l'Amérique prenne des engagements, d'une part en alimentant matériellement l'Indochine comme un véritable théâtre de guerre par un flot continu, d'autre part en préparant une expédition de secours avec des porte-avions, mais aussi avec des hommes dans le cas d'une agression chinoise. Et il y a également la question d'argent...

Dès aujourd'hui vont s'engager les négociations essentielles entre le général de Lattre et les principaux partenaires américains, à savoir le secrétaire d'Etat Lowett et le général Lawton Collins. Déjà il est certain que ces derniers reconnaissent en principe le bien-fondé des demandes françaises, mais ils diront de leur côté : « Nous voudrions bien, mais nous ne pouvons pas tout vous accorder. Nous aussi nous avons nos difficultés et nos impasses. D'abord l'accroissement de l'aide matérielle se heurte à l'insuffisance de la production — la fabrication en série de l'armement de guerre vient à peine de démarrer — et elle suffit tout juste aux besoins de la Corée, à la remise sur pied de l'armée aux Etats-Unis mêmes, à quelques livraisons aux alliés d'Europe et d'Asie. Les secours à l'Indochine en cas d'invasion chinoise ? Jusqu'à présent jamais la question n'avait été abordée sur le plan des gouvernements. Certes l'Amérique pourrait dépêcher d'abord les porte-avions de la 7e flotte qui croisent dans la mer de Chine — mais c'est une décision lourde et grave que d'envoyer des hommes, car ce serait de nouveau s'engager sur un continent dangereux. L'argent dépend du Congrès, qui n'a pas encore voté les appropriations militaires de cette année pour le monde en général. »

Ainsi l'Amérique se trouve devant des responsabilités nouvelles qu'elle hésite à assumer. Et cependant elle est entraînée par la nécessité, par la logique des choses et par sa propre politique. Dès à présent elle a pris parti pour l'Indochine, et c'est là un fait essentiel. La question des jours prochains est de déterminer ce qu'elle pourra faire dans l'immédiat, alors que sa production de guerre n'est pas lancée, alors que la Corée, malgré le jeu des pourparlers de Kaesong toujours repris, est menacée elle aussi d'une offensive en masse. Mais dès maintenant il est certain que les Etats-Unis sont résolus à agir en faveur de l'Indochine. On verra ces jours-ci dans quelle mesure.

Lucien Bodard,
envoyé spécial de France-Illustration.

Les souvenirs d'un Siam féodal, aujourd'hui disparu, hantent encore les vieux remparts crénelés de Bangkok, capitale de la moderne Thailande.

En juin dernier, une révolte des marins troubla la cité et ses calmes canaux (au centre). La riposte fut immédiate. Bientot le croiseur ou les rebelles gardaient prisonnier le chef du gouvernement était coulé par l'aviation loyaliste ; des dépots de la marine (a g.) montait la fumée des incendies. Et, tandis que le maréchal Pibul s'échappait a la nage, l'armée du général Phao (a dr.) contraignait les insurgés a capituler.

UNE GRANDE ENQUÊTE DE FRANCE-ILLUSTRATION

L'EXTRÊME-ORIENT ET LA MENACE SINO-SOVIÉTIQUE

II

EN THAÏLANDE, ROYAUME PAISIBLE QUE LES FIÈVRES DE L'ASIE COMMENCENT A GAGNER

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

« DANS LE MONDE ACTUEL IL EST IMPOSSIBLE DE RESTER NEUTRE. IL FAUT CHOISIR, JE LUTTE CONTRE LE COMMUNISME. »
(Maréchal PIBUL.)

Bangkok, septembre 1951.

A BANGKOK, le coup d'Etat manqué de la fin juin, qui fit quelques centaines de victimes, apparaît d'abord bien oublié. Dans cette ville charmante de canaux, de bungalows et de pagodes j'ai d'abord éprouvé le sentiment total de la paix. Il n'y a rien à craindre, rien qui s'acharne contre vous, ni terroristes, ni bandits, ni mendiants, ni soldats, ni même policiers. Au delà des frontières, c'est un moyen âge à mitraillettes, avec des meurtres, des haines, des pillages, toute une débauche de sang. Mais à peine est-on entré dans le royaume de l'Eléphant blanc que le cauchemar se termine. On se trouve dans un pays pleinement ordonné.

A ma première promenade à travers l'agglomération, j'ai erré le long d'un canal fangeux. Une dame siamoise, charmante comme une miniature sous son ombrelle, marche en tenant par la main sa fillette. Quand je les ai croisées, l'enfant m'a souri, et la mère s'est mise à rire, d'un tout petit rire de confusion. Puis elles sont passées. Cette scène anodine est tellement anormale pour l'Asie que je connais qu'elle me laisse éberlué. Cette gentillesse, je l'ai retrouvée partout, et jusque dans une pagode pleine de clochettes, d'encens et de fidèles, où un vieux bonze à lunettes, apparemment tiré tout droit de *Kim*, m'a donné en un anglais parfait de savantes explications sur ses bouddhas dorés.

A Bangkok la mort n'est pas immédiate, menaçante, sournoise. La bombe et le revolver ne sont pas au coin de la rue. Il n'y a pas non plus les entassements horribles de l'Orient, où il faut que des hommes meurent de faim. Les mendiants, quoique dûment pourvus des ulcères nécessaires, ne sont pas des squelettes. Et, de plus, les gens pratiquent encore les préceptes bouddhiques de la charité : je vois des femmes jeter des billets dans des sébiles. Enfin il existe certainement, à un degré quelconque, un service de voirie, car la ville ne vit que très modérément dans la pourriture. Au reste, les cadavres ont l'avantage d'être incinérés sur des bûchers au milieu des chants, des prières, des psalmodies et des fleurs. Le Siam est le pays des couleurs vives et de la joie, même funéraire.

C'est la paix. J'ai peine à croire, dans ce Bangkok heureux, aux événements tragiques de ce printemps.

UN « PUTSCH » PAS COMME LES AUTRES

Et pourtant cette fois la révolte n'a pas été du modèle classique, sans sang inutile, qui était un chef-d'œuvre et tenait presque du ballet. La règle était simple : chaque camp se comptait, et le plus faible se considérait comme battu. Au bon temps de la grande révolution de 1932, qui mit fin à l'ancien régime, il avait suffi que cinq jeunes patriotes fissent une visite inattendue au roi Prajdipok, au milieu de son immense palais, pour que celui-ci s'inclinât. Cependant ces cinq hommes, qui comprenaient le capitaine Pibul et l'avocat Pridi, n'étaient appuyés que par vingt-quatre soldats et par deux ou trois voitures blindées !

Cette fois la haine est entrée, comme si le Siam était gagné par toutes les affreuses contagions de l'Asie. Au cours des journées de juin il ne s'est pas agi d'un simple choc entre professionnels du pouvoir, d'une sorte de match annuel entre l'armée « pibuliste » et la marine « pridiste ». Il n'y avait pas seulement en jeu des personnes, mais des idéologies. Aussi dans ces fureurs nouvelles que de choses contraires à toutes les traditions ! Combien d'incorrections ! Que les marins enlèvent le premier ministre Pibul, on peut admettre que c'est la règle du jeu. Mais opérer devant le corps diplomatique au complet, en grande tenue, au cours d'une cérémonie officielle !

Cela se passa, en effet, lors de la remise officielle d'un dragueur américain aux Siamois, au titre d'une aide quelconque. Mais il y a pire : voilà les conjurés en possession de leur formidable otage. Au lieu de lancer leurs équipages, et surtout leurs fameux fusiliers marins, contre la ville, ils se mettent paisiblement à attendre les propositions que l'armée et la police, ainsi surprises, ne devraient pas, d'après eux, manquer de leur faire : il aurait été tout à fait convenable que cette affaire se terminât par un compromis. Au lieu de cela, ils reçoivent à minuit un ultimatum et le lendemain matin ils sont attaqués pour de bon ! Et même, innovation sensationnelle, l'aviation siamoise se met à bombarder les navires. Elle coule le croiseur *Sri Ayuthia*, sur lequel le maréchal Pibul est gardé comme un simple prisonnier. Il lui faut gagner la rive à la nage ! La riposte est si dure, si brutale, si bien calculée que la marine, en dépit de ses avantages initiaux, doit capituler purement et simplement.

Non seulement il y a eu choc sanglant, mais il y a répression. Certes, tout est calme en ces jours de châtiment, au début de juillet quelques automitrailleuses sont encore en faction devant les grands édifices du régime, mais les équipages, descendus à terre, somnolent à l'ombre de leurs chars. D'ailleurs on ne sent aucunement la peur ou l'angoisse dans les rues. Le bon peuple n'est pas mêlé à cette affaire de militaires et s'en moque. Et néanmoins, méthodiquement, impitoyablement la faction triomphante du maréchal Pibul règle ses comptes à la marine vaincue. La police toute-puissante du général Phao (mettons, pour ne pas recourir à des comparaisons plus modernes, qu'il s'agisse du Fouché du gouvernement) arrête par dizaines, par centaines des amiraux, des capitaines de vaisseau, et même de simples enseignes. D'ailleurs sont rapidement impliquées, selon les techniques les plus modernes, toutes sortes de personnalités gênantes pour les autorités, et cela même si elles relèvent de la terre ferme, même si ce sont des généraux ou des colonels.

Ainsi il faut admettre qu'il ne s'agit pas d'un putsch comme les autres. Ce n'est pas une tragi-comédie aux rites consacrés. Il s'est bien agi d'un épisode de guerre civile véritable, avec des dessous troubles, presque inexplicables. Comment se fait-il que le général Phao, le fameux chef de la police, ait laissé Pibul s'en aller seul, sans protection, chez ces marins qui, de notoriété publique, cherchaient depuis longtemps l'occasion d'un coup d'Etat ? Bien plus, il est extraordinaire que le gouvernement ait décidé alors de faire bombarder le *Sri Ayuthia*, au risque de tuer Pibul lui-même, ce qui d'ailleurs faillit bien arriver. Il paraîtrait que des ministres auraient dit : « Il faut que le maréchal Pibul se sacrifie pour la patrie. » Au fond, dans cette inexorabilité on sent la volonté de fer de Phao. Depuis lors celui-ci ne cesse de déclarer qu'il importait à tout prix, et même au prix de la vie du héros national, d'arrêter une insurrection communisante.

En tout cas le rideau est retombé. La marine, cet élément traditionnel des imbroglios siamois, est liquidée comme instrument de pouvoir politique. La scène est maintenant complètement occupée par un Pibul quasi miraculé, mais vieilli, et par un Phao plus puissant que jamais. Dans le pays il n'est plus d'opposition. Mais, au dehors, il y a toujours le troisième homme, ce Pridi exilé, qui est partout et nulle part, ce Pridi qu'on signale à Canton, à Hong-Kong, à Macao, ce Pridi qui s'est allié à Mao Tse Toung, et dont l'ombre plane sur tout le Siam. Oui, tous ces événements bizarres et nouveaux ont bien été de la guerre civile — et même plus que cela. A l'arrière-plan a commencé la lutte envenimée et secrète des Grands pour l'enjeu de ce petit pays à la situation stratégique capitale, de ce petit pays plein de tous les agents de l'étranger, de ce petit pays où Pibul et Phao se disputent les faveurs américaines, et où Pridi, lui, est entré dans l'engrenage rouge.

CHEZ LE MARÉCHAL PIBUL, LE « FÉLIN »

« Si jamais le maréchal Pibul était renversé, tout s'effondrerait dans ce pays et sans doute à l'entour. » Je me répète ces paroles toutes récentes d'un Américain dans le salon solennel, impersonnel, rococo où j'attends d'être reçu par le maréchal. Et c'est bien là une phrase extraordinaire, qui, plus que toutes les simagrées officielles, prouve toute l'évolution du monde. Car enfin, ce même Pibul, les Etats-Unis l'avaient fait inscrire en bonne place, voilà seulement quelques années, sur la liste des criminels de guerre ! Selon la logique des choses il aurait dû être jugé et condamné comme l'allié farouche des Japonais, comme l'homme qui leur ouvrit son pays pour préparer l'agression de Singapour. Et cependant non seulement Pibul est revenu au pouvoir, mais il l'a repris avec la bénédiction de ces mêmes Américains.

Je vais donc voir l'être capable d'un rétablissement aussi prodigieux. Car enfin le maréchal Pibul est plus fort que l'empereur Hiro Hito : lui, il a eu un Siam sans Hiroshima, sans occupation, sans Mac Arthur. Il consent seulement à recevoir des bienfaits. Certes, on dit bien que pratiquement son pays

Voir *France-Illustration* du 22 septembre 1951.

est une colonie américaine. Mais est-ce bien vrai, en dépit des apparences, de ces constants galas de fraternisation avec drapeaux et discours ?

Je suis introduit auprès du maréchal. Il paraît que le peuple le surnomme le Félin, et, de fait, je sens en cet homme une merveilleuse souplesse. Rien de la brutalité extérieure à la Mussolini. Aucune mise en scène. Il est d'une plus vieille école, qui paraît celle de l'Europe traditionnelle, du temps de Frédéric II, de Talleyrand et de Metternich, des grands cyniques. Il croit manifestement au charme subtil, à la politesse raffinée, à l'élégance sobre. De l'Orient il n'a qu'un demi-sourire toujours énigmatique, qui doit cacher ses desseins. Il doit employer la force quand il le faut et le compromis autrement. C'est bien un félin, avec des griffes acérées, mais généralement rentrées.

Il me parle d'une voix douce, dans un français un peu oublié. Il me rappelle qu'il fit ses études militaires en France, à l'Ecole d'artillerie de Fontainebleau. En ce qui concerne la politique il me déclare simplement : « Que voulez-vous, dans le monde actuel il est impossible de rester neutre. Il faut choisir. C'est ce que j'ai fait. Je lutte contre le communisme. » Il ne m'a rien dit d'autre, et je ne lui ai rien demandé d'autre. Il ne m'a pour ainsi dire pas parlé du général Phao. Je me demande ce qu'il pense réellement de l'arrestation de l'amiralissime Sindhu, grand chef de la marine siamoise, qui était un de ces « retours d'Europe » qui firent avec lui la révolution de 1932. Il paraît que les jeunes conspirateurs d'alors au lendemain de leur triomphe s'étaient juré, quel que pût être le cours futur des événements, de ne jamais s'assassiner ou s'exécuter. Pibul, Pridi, Sindhu étaient devenus ennemis, mais, quand même, ils appartenaient à la même vieille équipe, ils avaient été complices bien des fois, ils pouvaient peut-être négocier de nouveau. Au début de son arrestation Pibul avait même prononcé, à la radio de la Marine, un discours qui était un appel à l'entente, à l'accord. Phao avait répondu avec des canons. Phao avait gagné. Mais maintenant est-il le serviteur ou le maître de Pibul ?

Cette question, je n'ai cessé de me la poser le lendemain, quand j'ai approché le général Phao.

LE GÉNÉRAL PHAO, SEIGNEUR DE LA GUERRE

On me conduit en voiture jusqu'au bout de la grande avenue moderne de Bangkok, jusqu'à une place à mon avis bien symbolique. Au fond se dresse le parlement, immense et majestueux — où les députés s'arrangent toujours pour former une majorité favorable au gouvernement installé au pouvoir. Sur un côté de la place on me désigne une toute petite maison entourée de barbelés et qui semble complètement fermée : c'est le siège des syndicats officiels. A côté s'étend une belle caserne en briques rouges... En face, des ouvriers construisent un bâtiment, qui servira à abriter une quelconque organisation de l'O. N. U. (car l'O. N. U., comme tout le monde, s'intéresse beaucoup au Siam). En face, le palais de Phao domine tout cela. C'est un énorme édifice qui s'affiche avec des automitrailleuses, des sentinelles, des drapeaux, avec l'immense pouvoir de la police.

Car la police n'est pas seulement le classique instrument de surveillance et de répression. Phao l'a transformée en une armée véritable et qui est plus puissante que l'armée, commandée par son beau-père, le général Phin. C'est la « chose » de Phao. Cette police, qui consomme plus de la moitié des budgets militaires, possède ses troupes, ses blindés, ses navires, bientôt ses avions. Aux plus méritants de ses hommes Phao octroie, comme récompense suprême, une médaille qui le représente. Cette police hâtivement renforcée, elle vient de se révéler assez puissante pour écraser la marine, ce vieil Etat dans l'Etat, qui faisait depuis si longtemps trembler le régime.

Phao est bien l'homme que j'avais imaginé. C'est un seigneur de la guerre, tout en force et en ruse, qui rit beaucoup, jovialement, énormément, et qui plaisante. Il est musculeux et cabossé dans son uniforme à épaulettes. Lui n'a pas été en Europe, il n'a pas une grande éducation, il ne parle que le siamois. Je l'imagine interrogeant les amiraux, violent et subtil, frappant du poing sur la table, criant à l'amiral Sindhu lui-même : « Vous n'êtes qu'un traître ! » Et cette scène apparaît d'autant plus étonnante que, dans ce Siam encore si traditionnel, Phao est sorti du rang — c'est un ancien caporal. Pibul et ses compagnons avaient bien mis fin autrefois à la puissance des princes, mais eux-mêmes étaient des nobles ou des bourgeois. Tandis que Phao vient du petit peuple. Il lui a fallu une sorte de génie pour se hisser toujours plus haut.

Sa spécialité est l'anticommunisme. Je sais qu'il a déclaré à un de ses amis : « Tant que je serai là, le communisme ne passera pas. Cependant il faut bien comprendre que les ramifications rouges s'étendent déjà partout, et jusque chez certains princes. Et, surtout, c'est Pridi qui, de loin, mène tout. D'autres peuvent être tentés de traiter, de négocier avec lui, c'est-à-dire de capituler. Moi, je resterai toujours inflexible. »

PRIDI DÉPEINT PAR UN JEUNE

Quelque part à Bangkok, dans une petite chambre, un jeune Siamois me regarde dans les yeux pour me dire, avec une sorte d'orgueil : « Je suis pridiste. » C'est une petite phrase qui, si elle était entendue par un quelconque espion du général Phao, ne serait pas sans inconvénient pour son auteur.

« Je suis pridiste, reprend-il, car Pridi est le seul dirigeant siamois qui n'ait pas trahi l'idéal de sa jeunesse. Ce fut en France que se prépara la révolution qui, voilà vingt ans, renversa une monarchie féodale et théocratique afin de faire un Siam nouveau. Les futurs conjurés avaient constitué une poignée de camarades — il y avait Pibul, alors à l'Ecole d'artillerie de Fontainebleau, Pridi, qui faisait son droit à Paris, et Khouang, qui suivait les cours de l'Ecole centrale lyonnaise. Avec une vingtaine d'autres étudiants siamois ils se rassemblaient parfois dans l'arrière-salle d'un petit café de la rue de l'Ecole-de-Médecine et discutaient passionnément de ce qu'ils feraient de leur pays. Pridi est maintenant un monsieur d'une cinquantaine d'années, aux cheveux en brosse. Mais combien de fois, avant son dernier exil, m'a-t-il parlé de ses souvenirs de France ! Lui, il aime réellement votre pays, mais la France pour lui est celle de la Révolution.

» Car, qu'ont donc fait tous les autres anciens étudiants du Quartier Latin ? Ils ont formé des clans même pas politiques, mais militaires, pour se disputer le pouvoir à coups de *pronunciamentos* ! Depuis plus de vingt ans il n'existe rien d'autre que la force pure, car ni la royauté, ni le peuple, ni le parlement ne comptent. Dans l'ensemble ce fut Pibul qui fut le plus coriace et le plus habile, d'où sa prédominance. Mais pas plus que les autres il ne s'est occupé des véritables problèmes du pays, de son peuple passif, de son économie retardataire. Nos dirigeants n'avaient d'autre souci que de s'emparer des profitables bénéfices du pouvoir. D'ailleurs ils présidaient à une exploitation du pays qui était simple et combien efficace ! Tout en bas, les paysans siamois faisaient pousser le riz. Au-dessus, quatre ou cinq millions de Chinois, assumant toutes les fonctions de la vie commerciale, pressuraient ces paysans. Au sommet de l'échelle, cependant, des Siamois : ministres, fonctionnaires, militaires, avaient le dernier mot en faisant rendre gorge par l'impôt et des moyens divers aux Chinois enrichis. En somme, sans aucun travail spécial, simplement par la force bien organisée des choses, tout finissait par retomber dans les escarcelles publiques et privées des gens du gouvernement.

» Seul Pridi ne s'était pas renié. Il avait conservé le programme de sa jeunesse, basé sur des réformes sociales destinées à combattre le paternalisme étouffant qui maintenait le peuple dans son ignorance et sa pauvreté. Il voulait créer des écoles, des hôpitaux, des usines, il voulait redistribuer la terre. Or que lui est-il arrivé ? Déjà, avant guerre, il avait été exilé une première fois par ses camarades sous l'accusation de communisme. Et maintenant, après qu'il eut sauvé le pays en créant, sous l'occupation japonaise, ce mouvement des « Siamois libres » qui racheta les égarements de Pibul aux yeux des Alliés, le voilà de nouveau chassé, traqué, honni. Pourtant il est la seule figure pensante de notre nation, celle vers laquelle se tournent tous ceux qui souffrent de la dictature militaire. »

J'ai interrompu mon conférencier pour lui dire : « Mais il paraît que maintenant Pridi est l'allié des communistes ! » Le jeune Siamois, ayant ri un peu, enchaîna ainsi : « Et quand cela serait ? Je me demande parfois si dans l'état actuel de l'Asie, au milieu de ses misères effroyables, le communisme ne serait pas encore la meilleure solution. Et puis il y a aussi autre chose. Le maréchal Pibul est maintenant complètement dans la main des Etats-Unis. Mais déjà auparavant il a joué la mauvaise carte avec les Japonais. Ne se trompe-t-il pas encore une fois ? Car enfin il ne faudrait pas sous-estimer les chances des rouges dans cette région du monde. Dans l'ensemble il me paraît que les Chinois et les Russes sont mieux placés que les Occidentaux pour la grande partie de l'Asie. Déjà non seulement l'Indochine et la Malaisie, mais aussi l'Indonésie et les Philippines sont contaminées de l'intérieur. De plus, qu'une seule division de Mao Tse Toung descende du Yunnan vers Rangoon, et toute la Malaisie s'effondrerait en quelques jours. Est-il certain que dans un pareil cas les Américains feraient un corps expéditionnaire numéro 2 ? »

LE COMMUNISME, VIRUS FILTRANT

Que l'échec de la récente révolte ait été un coup d'arrêt pour le communisme, c'est certain. Le marxisme était immédiatement dangereux dans la mesure où il pouvait se servir d'une force armée comme celle de la marine, traditionnellement la corporation la plus réactionnaire du pays, mais qui détestait dans Pibul l'ancien persécuteur du roi. Dans ce cas la haine avait été si furieuse que le camp des marins était passé peu à peu du royalisme impuissant au pridisme et même au communiste. La récente rébellion avait été préparée par un personnage mystérieux, par l'amiral Luong Sangvorn Yuttakit, l'ancien chef de la police sous le gouvernement de Pridi — par conséquent un prédécesseur de Phao — devenu conspirateur errant souvent signalé en Chine rouge.

Mais au Siam le communisme demeure comme un virus filtrant. Pas dans le peuple, car qui parmi les petites gens du Siam aurait l'idée de se plaindre, de se révolter ?

Et néanmoins, en dépit de la passivité populaire, le pays commence à changer, à être gagné par les grandes fièvres de l'Asie. Dans les universités les étudiantes doivent joindre les mains, religieusement, comme en adoration, chaque fois qu'elles passent devant le portrait du roi. Mais au cours de la récente répression dirigée par le général Phao une jeune Siamoise réussit à pénétrer jusque dans le bureau de l'ambassadeur des Etats-Unis, où elle s'effondra en larmes. Après quelques minutes, elle réussit à articuler cette phrase : « Comment votre pays peut-il soutenir un gouvernement aussi abominable que le nôtre ? » Puis elle s'enfuit. C'était une simple étudiante.

Il existe aussi dans Bangkok une librairie paisible, qui paraît surtout consacrée aux ouvrages scientifiques et techniques. Un jeune Français qui parle le siamois m'y accompagne. Rien de particulier, sauf un portrait de Mao Tse Toung. Mon compagnon me lit des titres : il s'agit de traités de vulgarisation sur le marxisme. Et soudainement, tirant un opuscule de derrière une pile, il me dit : « Tenez, voilà quelque chose d'intéressant. C'est une longue démonstration pour prouver que le communisme constitue la forme parfaite du bouddhisme, celle de la pureté, celle des origines. Bouddha n'a-t-il pas aussi prêché la communauté des choses ? »

Mais le directeur de la librairie, qui dirige aussi la publication semi-clandestine appelée *le Journal de tout le Peuple*, est absent — il est obligé de prendre des précautions spéciales à cause de la loi martiale. Mon compagnon, à mi-voix, me donne quelques détails : « Il y a ici une arrière-salle où, auparavant, vous auriez pu rencontrer des personnages intéressants, des Chinois, des Vietminh, des Siamois aussi. Là était le centre du communisme au Siam. On y trouvait même un prince véritable. Et parfois Nguyen van Long, le Vietminh à tête d'archange qui est le patron rouge du Sud-Est asiatique, y faisait de courtes apparitions. Tout cela est bien changé. La police de Phao ménage encore les Chinois d'ici, car elle en a un peu peur. Mais les principaux Vietminh, eux, ont dû se réfugier en Birmanie. »

Ainsi il existe au Siam toute une intelligentzia rouge — et nombreux sont les messieurs importants encore en contact avec Pridi. Car que sera l'avenir ? Il existe beaucoup de Siamois qui, ainsi, se ménagent une contre-garantie. Certes, le danger rouge ne paraît pas immédiat. En effet le pays de Pibul a l'immense avantage de ne pas avoir de frontière commune avec la Chine rouge, il en est séparé par un petit tampon, par une excroissance de la Birmanie. Il n'y a d'ailleurs pas de voie d'invasion directe venant du Yunnan. Mais le péril est sur les flancs, en Indochine et surtout dans cette Birmanie prête à crouler au premier coup d'épaule. Et si Rangoon tombait, ne serait-ce pas bientôt le tour de Bangkok ? Certes Pibul et Phao se défendraient avec leur armée de 100.000 hommes, mais quelles chances auraient-ils, à moins d'une intervention américaine, d'un nouveau corps expéditionnaire ?

BOULEAUX ET SAPINS SONT LE DÉCOR D'IDYLLE DES LACS AU BORD DESQUELS TOUT FINLANDAIS VIENT PÉRIODIQUEMENT REPRENDRE CONTACT AVEC LA NATURE.

FINNOIS ET PATRIOTE ENTRE TOUS, M. PAASIKIVI PRÉSIDE AUX DESTINÉES DE LA FINLANDE.

LES ÉLECTIONS DE JUILLET N'ONT RIEN CHANGÉ...

PAYS DU TRAVAIL ET DE L'OPTIMISME,

LA FINLANDE CONTINUE

AMPUTÉE, DÉVASTÉE PAR TROIS GUERRES SUCCESSIVES, ET SOUS LES REGARDS SOUPÇONNEUX D'UN VOISIN DANGEREUX, ELLE A RELEVÉ SES RUINES ET SAUVEGARDÉ SON INDÉPENDANCE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPECIAL PAUL MOUSSET

DANS cet article consacré à la Finlande actuelle me permettra-t-on de m'affranchir d'une convention, de ne pas traiter d'emblée de l'aspect physique du pays, des mœurs de ses habitants, de la politique de ses dirigeants ? mais bien d'aborder sans plus attendre le chapitre, généralement réservé pour la fin, des efforts accomplis par nos représentants, par nos amis, afin que soit là-bas connue la France ? Alors, pour une fois — qui n'est pas coutume — je dirai tout de suite le bien que je pense de notre ministre à Helsinki et du personnel de sa légation. Pendant un mois j'ai pu juger de ce qu'ils font pour le bon renom de la France.

Sans doute disposent-ils d'un maître atout : une légation comme nous en possédons peu dans le monde. A la pointe de cette presqu'île plantée de tilleuls, au milieu de ce parc réservé par la capitale finlandaise aux missions diplomatiques, un, deux grands immeubles, de conception classique, abritent chancellerie, bureaux et appartements personnels du ministre. Immeubles dus à la collaboration d'architectes finnois et français, conçus intérieurement selon des règles si nouvelles que les Finlandais eux-mêmes, qui s'estiment à juste titre la nation la plus moderne d'Europe, s'en montrent ravis. Rien qui ne s'y inspire d'un goût très sûr. Rien, dans les couleurs des tapisseries, des rideaux, des tapis, des meubles, qui n'y enchante le regard. Et si dès son entrée dans un grand hall le visiteur se voit accueilli par un portrait, d'ailleurs vigoureux et sensible, du général Mangin, c'est que M^me^ Lecompte-Boinet, femme de notre ministre, est la fille de celui que les Allemands considéraient comme leur plus dangereux ennemi... et qui mourut pourtant sans cette Médaille militaire dont la coutume veut qu'on décore nos commandants en chef.

RAYONNEMENT DE LA FRANCE

Cette légation, l'une des plus belles d'Helsinki, aide à notre prestige. Un prestige que les Finlandais sont, *a priori*, tout disposés à admettre, et pour bien des raisons. En citerai-je quelques-unes ? Le faire reviendrait à évoquer les épreuves par lesquelles est depuis 1939 passée la Finlande, la discrimination à laquelle elle a pu se livrer entre ses amis véritables et les autres. Meurtrie, déçue par certains, elle s'est tout naturellement souvenue de ceux — nous — qui du temps de l'oppression tsariste s'étaient élevés à mainte reprise contre le traitement infligé à une nation estimable entre toutes. Edifiée sur la valeur sans lendemain des théories de tel ou tel peuple, elle a *redécouvert* notre culture.

Le fait vaut qu'on le note : malgré les vicissitudes de notre politique intérieure, dont la grande masse finlandaise ne sait heureusement pas grand-chose, la France s'entoure aujourd'hui en Finlande d'un rayonnement que pour ma part jamais auparavant je n'avais constaté.

Des organisations telles que la Société Finlande-France, dont le président, M. Tuomuoja, est le gouverneur de la Banque de Finlande, se sont certes attachées de tout temps à resserrer les liens entre nos deux pays, à mieux nous faire connaître, nous, nos artistes, nos écrivains et nos conférenciers. Mais alors que, pendant assez longtemps, cette société n'a eu l'audience que d'une élite, de gens déjà acquis à la France, son succès s'accroît à présent chaque jour.

C'est quotidiennement que des Finlandais de tous âges rendent visite à sa bibliothèque et sollicitent livres, renseignements, précisions.

Pourtant, bien qu'opérant en liaison intime avec les nôtres, Finlande-France se révèle autonome. A moins de bouleversements extraordinaires, elle n'en continuerait pas moins son œuvre si, par une hypothèse peu vraisemblable, la légation de France disparaissait d'Helsinki. Il en irait autrement sans aucun doute des quelque vingt cercles français institués à travers toute la Finlande, et aussi des cercles français d'écoles supérieures comme Polytechnique et les Hautes Etudes commerciales. Et ne subsisteraient sûrement plus les écoles françaises qui amènent des élèves aux petits classes des lycées locaux, et moins encore ces attendrissants jardins d'enfants — réalisation des ministres Lévy et Coulet — où des « jardinières » françaises jouent, avec un dévouement vraiment extraordinaire, le rôle d'attachées culturelles au petit pied.

Je ne puis — et je le regrette — m'étendre très longuement sur des initiatives nombreuses, chaque fois menées à bien. Mais je ne saurais passer sous silence l'excellent travail de M. Chapeau, lecteur de français à l'université, qui a monté une troupe d'acteurs professionnels donnant *en français* nos classiques ; omettre le rôle de nos boursiers de l'Ecole des langues orientales ; ne pas insister sur le désintéressement de tous ; taire enfin le travail écrasant auquel, pour promouvoir « l'idée-France », se soumettent tous les membres de la légation.

Combien sont-ils ? Trop peu. Je feuillette l'annuaire des membres du corps diplomatique accrédités à Helsinki. J'y vois quatre secrétaires français. L'Angleterre, pour ne parler que d'elle, en compte treize. Elle a en outre quatre attachés militaires résidant à Helsinki. (Les nôtres sont à Stockholm ou à Oslo.) Elle dispose pour sa propagande du tout-puissant British Council, aux ressources pratiquement illimitées. Je transmets ce vœu à qui de droit : témoins sympathiques de nos efforts, de nos résultats dans leur pays, *des progrès considérables accomplis par notre langue* (des gens haut placés se sont mis à prendre des leçons), de nombreux Finlandais m'ont exprimé le souhait que s'organisent des échanges d'étudiants et surtout, surtout ! que soit nommé par le Quai d'Orsay un chargé de mission culturelle à demeure à Helsinki. Sait-on que dans cette capitale il se vend en moyenne de 1.200 à 1.500 ouvrages français par mois ? Américains ou anglais, 3.000 ou 4.000 ? Assez peu d'allemands. Peu ou pas de russes.

J'aimerais à ce propos signaler une découverte faite pendant le voyage d'études auquel je viens de me livrer en Finlande. Car j'ai trouvé dans une grande librairie d'Helsinki, au rayon remarquablement fourni et achalandé des livres français, un jeune homme parlant sans trace d'accent notre langue et qui, merveille des merveilles ! lit cette brochure mensuelle donnant les dernières nouveautés de l'édition française : la *Bibliographie de la France* !

Ai-je fini ? Pas encore. Avant d'entamer un nouveau sujet je tiens à dire aussi la bonne impression produite sur les Finlandais par les jeunes Français, les jeunes Françaises qui, touristes, campeurs, pêcheurs de saumons ou de truites, ont, depuis quelques années, parcouru la Laponie et la Finlande proprement dite. Leur bonne mine, leur tenue ont coupé court à bien des contre-propagandes étrangères. Ils ont montré un visage de la France que peu de gens soupçonnaient. De leur côté, ils ont appris à goûter le charme d'un pays, à apprécier les qualités profondes d'un peuple auquel on ne saurait sans injustice marchander l'admiration. Rares en effet ceux qui ne s'émeuvent en France au souvenir des drames qu'a vécus la Finlande. Nul qui ne connaisse maintenant le nom prestigieux du maréchal Mannerheim. Personne ou presque qui n'imagine la Finlande encore haletante après l'effroyable saignée qu'elle a subie. Drames réels, blessures dont peu d'autres contrées se seraient remises. Mais qu'on franchisse le 60^e^ parallèle, et l'on verra ce dont est capable une nation qu'anime une foi véritable...

INFLUENCE AMÉRICAINE

Jamais un voyageur ignorant du passé et débarquant aujourd'hui à Helsinki ne pourrait supposer le pays dont cette ville est la capitale au lendemain de trois guerres désastreuses ; ce peuple de 4 millions d'habitants est toujours à l'ombre d'un voisin dangereusement puissant. Je me trouvais en Finlande voilà quelques semaines. L'été battait son plein, l'été tardif du Nord. Il pleuvait à Paris. A Helsinki le ciel était sans nuage. Le soleil brillait, un grand soleil jaune et bas. Sous sa lumière intense une foule propre, nette, jeune, d'apparence sportive circulait sans lenteur. Tramways, cars, longues automobiles américaines, cyclistes emplissaient rues et avenues. Des drapeaux nombreux, drapeaux de nations participant à un congrès quelconque, drapeaux finlandais blancs à la croix d'azur, flottaient un peu partout et donnaient un air de fête à cette animation. Il faisait si chaud que je m'assis sous les ombrages de cette promenade fameuse, en plein centre de la cité, qu'on nomme l'Esplanade. Des enfants aux cheveux d'un blond scandinave, des enfants qui devaient s'appeler Eïno ou Erkki, Aïno ou Anniki jouaient comme tous les enfants du monde, mais s'exprimaient dans cette langue finnoise si riche en voyelles et dont le son m'a toujours paru refléter un optimisme conscient. Le soleil irisant l'eau jaillie d'une lance, des femmes arrosaient des massifs de ces fleurs qui, déjà fanées chez nous en juin, attendent là-bas septembre pour s'épanouir, spectacle qui m'enchanta. Soldats en uniforme de toile grise, hommes d'affaires à la serviette de cuir, ouvriers en treillis, jeunes élégantes, de nombreux passants léchaient, sans ralentir pour autant leur marche, de ces « esquimaux », de ces cornets d'*ice-cream* qu'ont lancés — à l'américaine et avec quel succès ! — de grandes laiteries comme Valio ou Mjölkcentral...

Ce n'était pourtant là qu'un aspect, amusant tout au plus, d'Helsinki par une belle journée comme une autre. Mais qu'on se rendît du côté des ports, qu'on errât dans les vieux quartiers, qu'on poussât un peu l'exploration, partout l'animation se révélait la même, la vitalité, aussi puissante.

Il me fallut quelque temps avant de définir l'impression produite en moi par cette atmosphère. Elle finit par se préciser : le Nouveau Monde. Indéniable, l'influence américaine, quasi inexistante en 1939, qui aujourd'hui s'affirme à Helsinki. On la retrouve aussi bien dans le costume, dans l'allure des gens que dans maint détail de la vie quotidienne. Ailleurs, notamment en Laponie (avec ses bois, ses montagnes, ses rapides), et sur la reconstruction de laquelle je reviendrai, on pense au Canada. Ici ou là, en tout cas, on sait avoir affaire à un peuple jeune, déterminé, d'une obstination sans pareille, ce peuple auquel il n'y a guère que cent vingt ans Elias Lönnrot et l'épopée du *Kalevala* révélèrent son âme nationale. Cette âme vibrante, ce patriotisme sans alliage, on en sent les manifestations en tous lieux. Finnois ou d'origine suédoise, les Finlandais sont bien les fils de ce pays dont le granit a résisté, non sans mal, à l'érosion gigantesque, à la titanesque pression des glaces, ce pays dont la superficie dépasse de 150.000 kilomètres carrés celle de la Grande-Bretagne et qui contient 7 % des forêts d'Europe, ce pays où toutes les teintes sont dures, mais se nimbent d'une poésie mystérieuse. Pleinement maîtres de leur sort pendant vingt-cinq ans à peine, ils entendent, malgré leurs récents désastres, conserver leur indépendance. De cette volonté nul ne peut douter dès qu'il a mis le pied sur le sol de Finlande.

PROPAGANDE SOVIÉTIQUE

Certaines apparences pourtant ne laissent pas d'être trompeuses. Depuis 1944 et plus encore depuis 1947 (date du traité de paix entre Helsinki et Moscou) le sentiment prévaut en France d'une nation « sous la botte », aux trois quarts asservie par l'U. R. S. S., d'une sorte d'Etat satellite. Or rien, à première vue, ne justifie pareille assertion. Dans des articles vraiment extravagants des journalistes étrangers ont prétendu avoir été suivis pendant tout leur séjour par des agents secrets soviétiques. Ils ont raconté mille et une calembredaines tendant à prouver l'angoisse constante dans laquelle vivent les Finlandais. Des récits semblables suent la fausseté. Un observateur superficiel qui bornerait son enquête à la ville d'Helsinki pourrait même déclarer qu'il n'y a pas un seul Russe en Finlande, que Moscou s'abstient d'intervenir dans les affaires intérieures de ce pays. Comme, d'autre part, les Finlandais se gardent farouchement, surtout devant des tiers, de tout propos qui risquerait de sembler une critique de l'U. R. S. S. ou de sa politique, notre homme pourrait tirer de ce silence les conclusions qu'il lui plairait. Car, c'est un fait : les Finlandais, qui jamais ne se livrèrent au premier venu, se renferment aujourd'hui, dès qu'on touche à des sujets qui leur sont douloureux, dans le mutisme. Mais que le personnage auquel je faisais allusion prenne donc le train pour Turku, qu'il traverse donc la péninsule de Porkalla, cédée à bail aux Soviets par le traité de 1947 ! Alors là, bouclé, verrouillé dans son wagon aux fenêtres totalement aveuglées, il aura tout loisir, pendant soixante mortelles minutes, de connaître ce que les Finlandais appellent « le plus long tunnel du monde ». Quant à la non-ingérence soviétique... Mais écoutez.

Nous étions réunis un soir, plusieurs non-Finlandais, sept ou huit hommes dont deux au moins parlaient le finnois. Une fois de plus on avait débattu le thème : « Pourquoi, cas unique entre tous, l'U. R. S. S. n'a-t-elle pas en 1944 purement et simplement annexé la Finlande ? » Toutes les hypothèses avaient été examinées, retournées, dont la plus plausible était que les Soviets ne se souciaient pas d'avoir une frontière commune avec la Suède ; la plus fantastique, mais non la plus invraisemblable (si l'on songe au maquis permanent que représenteraient des centaines et des centaines de milliers d'individus « ayant pris la forêt »), que, comme l'affirmait quelqu'un : « L'Union soviétique, au fond, craignait la Finlande. »

« Il est en tout cas de fait, dit un autre, que Moscou laisse les Finlandais absolument tranquilles. Leur presse imprime ce qu'elle veut ; enfin, tout ce qui ne peut être taxé d'opposition formelle à l'U. R. S. S. Quand ils se soucient de parler, leur liberté de parole est complète. Ils... » — « Attendez », interrompit quelqu'un, qui alla à la radio, tourna le bouton, chercha un poste. Cinq secondes plus tard nous entendions la fin d'un fort beau concert. Mais à peine celui-ci terminé, un speaker entamait en finnois, de Moscou, une diatribe contre, nous traduisit-on, le propriétaire d'un journal d'Helsinki. Diatribe d'une violence extrême, dans laquelle la vie privée de l'accusé n'était pas plus ménagée que sa vie publique.

« Et voilà, dit notre interprète au bout d'un instant. C'est comme cela du matin au soir depuis des années. La Finlande se trouve véritablement encerclée par un réseau de propagandistes soviétiques. Admirablement renseignés, ils critiquent avec la dernière âpreté les faits et gestes de ceux dont la personnalité n'a pas leur agrément et ne laissent nul répit aux auditeurs. Sans doute ceux-ci font-ils le plus souvent ce que nous venons nous-mêmes de faire : ils éteignent ou cherchent un autre poste. Il n'en reste pas moins que cette guerre froide use les nerfs et qu'à force de taper sur un clou il finit par s'enfoncer. — Admirablement renseignés, avez-vous dit. Par qui ? Entretiennent-ils des informateurs sur place ? — C'est probable. Mais surtout n'oubliez pas qu'il existe ici, en gros, 400.000 *électeurs* communistes qui, entre autres activités, ne perdent jamais une occasion de gêner l'action, de paralyser, d'entraver les initiatives des autres partis. — Avant mon départ de France, reprit le premier, j'ai lu dans un journal... — Que les communistes avaient gagné du terrain aux élections de juillet dernier ? C'est vrai et c'est faux. Ils détenaient 38 sièges sur les 200 de la Diète. Ils en ont à présent 43. Gain de cinq sièges par conséquent. Mais, en 1948, 78 % des électeurs étaient allés aux urnes. En 1951, 73 % seulement. Les élections se font à la proportionnelle. Les abstentionnistes se sont comptés, comme partout, parmi les modérés, qui, sachant pertinemment un triomphe communiste exclu, ont profité du beau temps pour se rendre à la campagne. Ces 5 % d'abstentions ont donné cinq sièges supplémentaires aux communistes, aux dépens des conservateurs et des agrariens. Mais les 157 députés qui ne sont pas communistes sont les adversaires acharnés de ces derniers. Et depuis longtemps déjà il n'y a plus de communistes au gouvernement. »

Explications, remarques exactes, j'eus mainte occasion de le vérifier par la suite. Explications qui n'enlèvent rien à la puissance du parti communiste en Finlande, à son sens de la propagande, à son art d'exploiter les difficultés, nombreuses, auxquelles ont à faire face les dirigeants comme les particuliers. Difficultés de deux ordres. Politiques, d'abord. (Comme je demandais un jour qu'on me définît ces dernières, on me répondit sobrement : « Regardez la carte... ») Ensuite, économiques. La vie est chère en Finlande, très chère. La nécessité dans laquelle se trouve le pays d'importer des produits étrangers, des matières premières, dont le coût augmente sans cesse, a ses répercussions inévitables sur l'économie finlandaise. Là aussi les salaires courent après les prix sans parvenir à les rejoindre. Les impôts sont écrasants. Contre le harcèlement quotidien d'une existence devenue pénible il ne faut pas trop de toute la ténacité, de tout l'optimisme qui sont les deux traits dominants du caractère finnois. Il faut surtout ce patriotisme très haut dont les Finlandais ont donné tant de preuves et qui trouve un moyen d'acquérir une trempe nouvelle lors de ces pèlerinages quotidiens que font des gens de toute la Finlande devant les quelques mètres carrés de gazon et le buisson de roses qui marquent seuls le tombeau du maréchal Mannerheim.

DES MALHEURS INHUMAINS, UNE TACHE SURHUMAINE

On m'objectera : « Vous parlez sans cesse des malheurs, des efforts, des réalisations de la Finlande. Précisez ! » La réponse est simple. Les malheurs ? Trois guerres, avec les morts, les dévastations qu'elles entraînent ; un pays aux trois quarts ruiné ; un tribut énorme exigé par l'U. R. S. S. Le bilan de sept années d'efforts ? Réparations ; reconstruction ; réinstallation de 480.000 réfugiés. Tâche surhumaine, dont les Finlandais se sont tirés à leur honneur.

Peut-être appellera-t-on un jour la période allant de 1944 à 1952 en Finlande « l'époque des trois R ». (Réparations, reconstruction, réinstallation sur de nouvelles terres des réfugiés de Carélie, de Petsamo et de Porkalla.) Ici, un peu d'histoire.

Tandis qu'en 1939-1940 la France faisait l'expérience de « la drôle de guerre », la Finlande, attaquée en novembre, soutenait un combat désespéré contre les Russes. Ceux-ci n'avaient pas prévu une résistance aussi sauvage. Ils ne remportèrent pas de succès. Mais, peu aidés par tous ceux qui se disaient leurs amis, les Finlandais se virent contraints d'accepter un armistice qui leur enlevait d'importants territoires. Quinze mois plus tard, le lendemain même de l'agression allemande contre l'U. R. S. S., l'aviation soviétique bombardait diverses villes finlandaises. Prétexte : Moscou affirmait sa certitude de l'existence d'un pacte secret entre les états-majors finlandais et allemand, pacte dirigé contre l'Union soviétique. Helsinki se trouva donc une seconde fois acculé à la guerre, et, plus ou moins de bon gré, allié aux Allemands. Ses troupes reconquirent les territoires arrachés en 1940 et, pendant trois années, tinrent un front allant de l'océan Glacial à la région du lac Ladoga. En 1944 de grands craquements annoncent la débâcle allemande. Pour les Finlandais la situation devient désespérée. A tout prix ils veulent éviter l'occupation de leur territoire par les Russes. Un nouvel armistice est conclu en septembre. Il est draconien. La Finlande doit renoncer à toute la Carélie et, dans le nord, aux districts de Kuusamo, de Salla, de Petsamo. La perte de ce dernier entraîne celle de mines de nickel, de cuivre, et la prive de son seul débouché maritime septentrional. (Le traité de paix de 1947 lui enlèvera encore la centrale de Janiköski et le barrage de Niskakoski.) Elle doit aussi céder à bail pour cinquante ans la péninsule de Porkalla, à 25 kilomètres d'Helsinki, où les Soviets installeront une base navale. Puis « pour indemniser l'Union soviétique des pertes causées du fait des opérations militaires et de l'occupation du territoire soviétique », elle se voit contrainte de verser en six ans (délai porté à huit ans en 1947) un véritable tribut de 300 millions de dollars-or, à acquitter en marchandises. Ce n'est pas tout. Les clauses de l'armistice de 1944 obligeaient les Finlandais à renvoyer chez elles les armées allemandes occupant le territoire. Un mois plus tard, modification des exigences : interner et livrer à l'U. R. S. S. ces Allemands. Ils étaient 200.000, et presque tous retranchés en Laponie. Forcés à une troisième guerre, les soldats du maréchal Mannerheim reprirent donc les armes contre les Allemands, qui, cela se conçoit, refusèrent de se rendre. Finalement vaincus, ceux-ci se replièrent sur la Norvège, mais saccagèrent si totalement le pays lapon que, dans le genre, une dévastation aussi complète s'affirme le chef-d'œuvre des troupes hitlériennes. Pour la Finlande au début de 1945 le passif s'établissait ainsi : 85.000 tués, 50.000 mutilés, 480.000 réfugiés, des destructions, allemandes ou russes, innombrables, un tribut considérable à payer en nature *sur la base des prix de 1938*. A cela s'ajoutaient une instabilité politique très grande, une agitation communiste

LES LIGNES ÉLANCÉES DES ARBRES DE FINLANDE SEMBLENT INCONSCIEMMENT HANTER LES ARCHITECTES, DONT LES CONCEPTIONS ALLIENT L'ÉLÉGANCE ET LA FORCE AINSI QU'EN TÉMOIGNE CETTE TOUR HAUTE DE PRÈS DE 80 MÈTRES QUI DOMINE LE STADE CONSTRUIT POUR LES JEUX OLYMPIQUES DE 1952.

AU LARGE DE TURKU DES ILES DE GRANIT POLI JAILLISSENT DE LA MER ET BARRENT L'ENTRÉE DU GOLFE DE BOTHNIE. C'EST L'ARCHIPEL D'ÅLAND, D'OU CINGLAIENT NAGUÈRE LES VOILIERS A DESTINATION DE L'AUSTRALIE. LA FINLANDE CONSTRUIT TOUJOURS DES SCHOONERS, MAIS POUR L'U. R. S. S.

constante, des procès de « criminels et responsables de guerre », des épurations. A priori, il semblait impossible que la Finlande pût faire face à ses obligations.

Mais, Finnois ou Suédois, les Finlandais, au courage proverbial, n'ont pas été pour rien, depuis le tout lointain début de leur histoire, toujours sur la brèche. Leur signature vaut de l'or. Les engagements pris par eux sont toujours tenus. Sept ans se sont écoulés depuis le tragique mois de septembre 1944. Or, que voit-on ? S'attaquant de front à tous les problèmes à la fois, la Finlande a payé les « réparations » consenties à l'U. R. S. S. dans la proportion de 92 % ; elle a relevé ses ruines ; elle a intégré dans la nouvelle économie les quelque 500.000 des siens qui n'avaient point voulu vivre sous la domination soviétique. Après ces succès, et tout en se promettant de ne point chercher à contrecarrer les intérêts russes dans le monde, elle espère pouvoir vivre libre.

Qu'on n'attende pas ici, en ce qui concerne les accomplissements matériels, un exposé technique. Il remplirait d'autant plus facilement des volumes que chaque année depuis sept ans les autorités soviétiques communiquent à Helsinki un cahier de 200 pages stipulant quelles marchandises livrer pendant les douze mois à venir. Marchandises tenant peu compte des capacités de production de la Finlande. 85 % des exportations de cette dernière étaient représentés avant la guerre par le bois et ses dérivés. Pourtant le bois, la pulpe de bois, le papier, les maisons de bois préfabriquées n'entrent que pour un tiers dans les réparations. Les deux tiers restant ? Machines, câbles, produits métallurgiques de toutes natures, bateaux d'acier. Beaucoup de ces fabrications ont posé d'épineux problèmes au gouvernement d'Helsinki et à la S. O. T. E. V. A., organisme chargé de l'exécution du programme. Jamais les Finlandais n'avaient rien construit auparavant qui ressemblât aux 500 petites locomotives, aux 5.500 wagons, aux rails étroits, aux machines à équiper les scieries, aux docks flottants exigés d'eux. Et qu'on ne croie pas que les Russes se soient contentés de livraisons approximatives ! D'une incroyable minutie, ils ont spécifié à un boulon près ce qu'ils entendaient qu'on leur fournît. L'histoire est probablement fausse de ce réceptionnaire soviétique qui, apercevant

ur un voilier une petite armoire, demanda à quoi elle servait : « A ranger s montres de l'équipage », lui répondit-on — et qui, aussitôt, voulut autant e montres que le bateau compterait d'hommes. En revanche, il est exact que, e la quille à la pomme des mâts, les bateaux à livrer — ces merveilleux chooners mixtes travaillés avec le soin que seuls Finlandais et Nippons pportent à travailler le bois — doivent être munis de tout ce que requiert a vie à bord. A côté d'appareils de radio, émetteurs et récepteurs, considé-ables, j'ai vu dans des magasins les serviettes de toilette, les draps, les couver-ures, les lampes électriques individuelles, les crayons destinés aux marins de es trois-mâts. J'ai vu des ouvriers fixer sur l'un ou l'autre des 460 navires u'est tenue de fournir la Finlande (remorqueurs de 800 CV, chalands de .000 tonnes, bateaux de pêche, etc.) la faucille et le marteau indiquant leur ropriétaire. Nul retard, nulle imperfection n'est tolérée. Le fonctionnaire usse chargé de la réception trouve-t-il quelque chose à redire ? Une amende le 5 % à payer en marchandises est aussitôt appliquée, amende portant non ur la pièce défectueuse (un beaupré par exemple) mais sur l'ensemble dont lle fait partie (en l'espèce, tout le bateau). Mais outre ces locomotives, rails,

DANS UN PAYSAGE DE MONTAGNES USÉES, DE PRAIRIES, DE FLEUVES SOUVENT TORRENTIELS, LES HABITS ROUGES DES LAPONNES ANIMENT LA VERDURE.

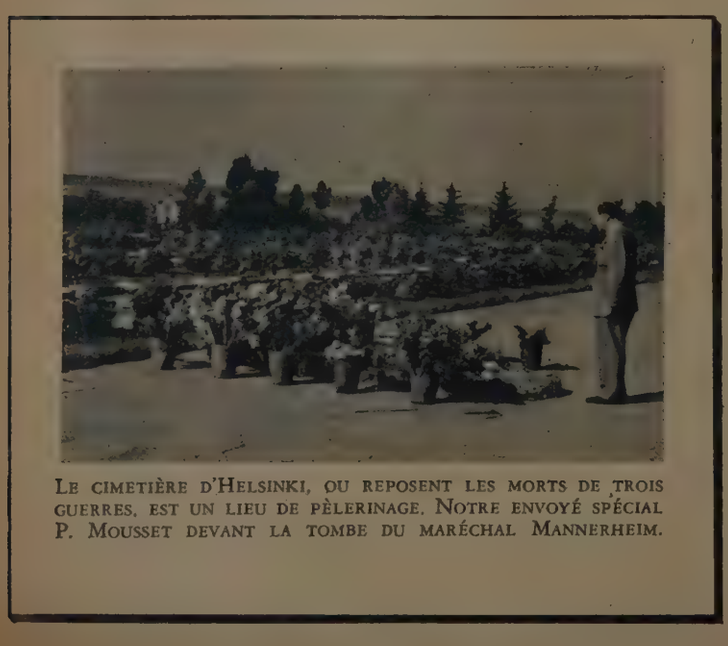
bateaux, câbles, etc., l'U. R. S. S. a encore demandé des usines, usines à cellulose, à carton ou à pâte à papier, à maisons préfabriquées. La liste est interminable. Je cite un article du *Lloyds Commercial de Bruxelles* : « Quand on dit usines, il s'agit naturellement d'installations complètes. Des ingénieurs finlandais se rendent en U. R. S. S., surveillent le montage des machines et ne quittent le territoire soviétique qu'au moment où une seule manette à baisser ou un bouton à presser met en branle l'un des 34.000 moteurs de 100 CV exigés au titre des « réparations » ... Ainsi la Finlande transforme-t-elle son bois en dollars, ses dollars en matières premières ou en machines-outils... » Une image, pour fixer les idées : les réparations finlandaises versées de septembre 1944 au 1er janvier 1951 rempliraient 340.000 wagons de marchandises, soit un train dont la locomotive serait à Madrid, le fourgon de queue à Helsinki. D'autre part, bien que, devant les protestations finlandaises, « les prix en cours en 1938 » aient été majorés de... 10 à 15 %, ce ne sont pas 300 millions de dollars qu'a payés la Finlande, mais, en fait, environ 700 millions, soit, pour ce tout petit peuple, plus d'une année de revenu national, tant pour les réparations que pour les frais de la reconstruction.

UNE CITÉ DE L'AVENIR

Car, en même temps qu'ils s'attachaient à se libérer financièrement à l'extérieur, à l'intérieur les Finlandais relevaient leurs ruines. Dès mon arrivée on m'avait montré à Helsinki des photographies prises en Laponie après le départ des Allemands en 1945. Ce n'étaient que poutrelles tordues, ponts effondrés, maisons en cendres. De-ci de-là se dressaient les squelettes de ces cheminées qui, seules, résistent aux incendies. « Tout cela n'est qu'un mauvais souvenir, m'avait-on dit. Tout est reconstruit, et bien mieux qu'avant. » Voulant me rendre compte par moi-même, je me suis envolé d'Helsinki à bord d'un des bimoteurs des *Finnish Air Lines*. Dans ces avions, dont les pilotes se révèlent aussi remarquables que les ravissantes hôtesses de l'air sont pleines d'attentions, j'ai, pendant quatre heures, survolé la pénéplaine du Sud finlandais, une bonne partie des 60.000 lacs de Finlande, des forêts presque continues, le golfe de Bothnie, plus large que ne le laisseraient supposer les cartes. A la hauteur de Kemi, le fleuve Kemiyoki s'encombrait sur des kilomètres et des kilomètres des dizaines, des centaines de milliers de troncs de pins, poussés par des « draveurs » le long des rapides lapons. Le terrain, qui, depuis Lahti, n'avait cessé de montrer, entre les forêts et les lacs, des maisons souvent fort éloignées les unes des autres et qui, à cette altitude, semblaient, avec leurs couleurs fraîches, vives, autant de jouets de Nuremberg, le terrain commença à onduler, à se vallonner. Bien qu'il fût 7 heures du soir, il faisait très grand jour : nous pénétrions dans la zone arctique, où, à cette époque, régnait encore le soleil de minuit. Du ciel on discernait le détail d'une vaste agglomération : Rovaniemi. Notre avion se posa bientôt sur un aérodrome. Un Lapon en bonnet à quatre cornes, au vêtement bleu foncé cousu de larges galons rouges et jaunes, nous accueillit... ainsi que les premiers moustiques de cette région où ils pullulent. De fortes automobiles américaines emmenèrent les voyageurs au Pohjanhovi, l'un des plus beaux hôtels que j'aie vus au monde. Les doubles fenêtres de ma chambre donnaient sur le torrent, un torrent large de 200 mètres, au cours tumultueux. Dès le lendemain des Finnois venaient me chercher, non qu'ils me connussent, mais parce qu'ils aimaient la France. Ils voulaient me montrer ce qu'ils avaient réalisé en six ans. Ils ne me firent grâce de rien. Orgueil compréhensible. En réalistes, mêlant béton, granit, pierre de taille, ils avaient paré au plus pressé, reconstruit, construit une ville qui fut, sans plus tarder, une petite capitale. En même temps, en visionnaires, ils avaient jeté les jalons d'une cité de l'avenir. Ainsi l'hôtel des postes se trouvait-il à bonne distance de la ville actuelle ; des écoles, encore plus loin. On avait affaire là — l'étranger le plus obtus l'eût compris — à un peuple qu'aucun désastre ne saurait abattre, qui puise dans ses malheurs un encouragement, un stimulant à des actions nouvelles.

Je me suis rendu à Salla, dont les Russes, dit-on, prirent la meilleure part parce que là se trouverait la source de l'or que charrient tant de rivières. Après onze heures d'automobile, sur une route excellente, je suis arrivé à Karigasniemi. Quinze autres heures de descente de fleuves et de rapides en pirogue à moteur me conduisirent à Utsjoki et à Norgam. Je vis des Lapons, certes, et des rennes. Je vis surtout des villages neufs, des hôpitaux où des infirmières (grandes filles aux yeux d'acier, que je me figurais sous l'ancien uniforme gris des Lottas aussi bien que sous la blouse blanche) se prodiguaient avec un dévouement inégalable. Dans cette contrée grande comme le Danemark et la Suisse réunis et qui, au climat et à des fleuves torrentiels près, ressemble un peu au Jura les 150.000 Finlandais d'avant la guerre, grossis de nombreux réfugiés, recommencent une nouvelle existence. Aidés par un Etat qui favorise toute initiative particulière, ils construisent, défrichent, s'acharnent à améliorer leur sort propre et celui de la communauté à laquelle ils appartiennent. Instruits comme le sont peu de peuples, rien de la situation internationale, non plus que de ses aléas, ne leur échappe. Leur optimisme congénital veut en faire abstraction. « Quand, malgré tout, le cafard me saisit, me dit l'un d'eux, un bûcheron du Nord, je prends mon canot, je remonte les rapides et, à la mouche ou à la cuiller, surtout vers minuit, c'est bien le diable si je n'attrape pas de belles truites ou un gros saumon... »

Celui-là venait de Carélie. Il gardait la nostalgie de sa province, de sa petite maison auprès d'un lac bordé de bouleaux. Il me parlait de Valamo, dans le lac Ladoga, l'île des couvents orthodoxes, des somptueuses basiliques aux murs recouverts d'icones et d'or pur. C'était un homme très simple, qui ne parlait que le finnois et un assez bon allemand appris pendant la guerre. Communiste avant 1939, il s'était rallié au parti social-démocrate. Mais il avait gardé de ses anciennes tendances le goût de la statistique, du progrès industriel. Remarquablement renseigné par une presse de premier ordre, il m'énumérait les réalisations nouvelles : barrages, centrales électriques, usines. « Quand, en 1952, nous aurons fini de payer des réparations aux Russes, à ce moment-là toutes nos créations nous serviront, à nous. » Mais, disais-je en pensant aux dizaines et aux dizaines de milliers d'immeubles reconstruits ou construits, aux 7.000 kilomètres de routes entièrement nouvelles, aux centaines et aux centaines de ponts lancés sur les rivières, en un mot, à tout ce qu'a accompli un peuple de quatre millions d'habitants seulement, et en sept années : « Comment avez-vous pu faire tout cela ? » Haussant un peu les épaules, mon interlocuteur du moment me répondit par une phrase que j'eus bien souvent l'occasion d'entendre dans d'autres bouches : « C'était comme cela. Il fallait réussir ou mourir. »



LE CIMETIÈRE D'HELSINKI, OU REPOSENT LES MORTS DE TROIS GUERRES, EST UN LIEU DE PÈLERINAGE. NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL P. MOUSSET DEVANT LA TOMBE DU MARÉCHAL MANNERHEIM.

LA NOUVELLE FRONTIÈRE FINLANDO-SOVIÉTIQUE EST PRÉCÉDÉE D'UN « NO MAN'S LAND » DÉFENDU PAR DES BARBELÉS, ET LES TRAINS QUI TRAVERSENT LA PÉNINSULE DE PORTALLA, CÉDÉE A BAIL A L'U. R. S. S., SONT AVEUGLÉS PAR DES RIDEAUX DE TOLE.

UN RELÈVEMENT SANS EXEMPLE

Aussi différent des Russes que de ses voisins scandinaves, n'offrant guère de traits de parenté qu'avec les Esthoniens (ses frères de cœur, dont il n'a plus jamais eu de nouvelles depuis l'annexion russe de l'Esthonie), le Finnois n'est pas seulement un être profondément « à part ». C'est avant tout un individualiste forcené. Une anecdote dépeint un fermier finnois, outré de ce

Généralement peu profondes, mais coupées de rapides et barrées dans leur cours par d'énormes rochers, les rivières de Finlande servent au flottage des bois. La littérature finlandaise est remplie d'histoires de « draveurs », ces experts du flottage.

LA FINLANDE PITTORESQUE

Tanno Luiro, dix-neuf ans, champion de ski a Obersdorf, habite Rovaniemi.

Pendant l'été, la Finlande entière (même ses soldats) déguste des glaces.

Blonds et robustes, les enfants finlandais doivent leur santé au grand air.

En Laponie, le seul moyen de transport est la pirogue, a moteur ou a rames.

LES RÉPARATIONS DUES PAR LA FINLANDE A L'U. R. S. S. DOIVENT SE TERMINER EN SEPTEMBRE 1952. DES CHANTIERS NAVALS ACHÈVENT DES DOCKS FLOTTANTS, DES PÉNICHES, DES PÉTROLIERS. L'EFFORT ACCOMPLI A, CERTES, ÉTÉ GIGANTESQUE. MAIS TOUS CES NAVIRES PRENDRONT BIENTOT LE CHEMIN DE LENINGRAD.

qu'un nouveau venu se fût établi à quelque 25 kilomètres de sa ferme. « Quelle idée l'a pris, gronda-t-il, de s'installer à ma porte ! » Or sur les 43.000 kilomètres carrés cédés à la Russie les terres cultivées représentaient 286.000 hectares. Sur le demi-million de réfugiés partis de ces régions 230.000 étaient des agriculteurs qui possédaient entre eux 34.000 fermes. On saisit l'ampleur du problème qu'eut à résoudre un gouvernement déterminé à ce que ces évacués pussent poursuivre, à l'intérieur d'une Finlande ruinée et amoindrie, le genre de vie dont ils avaient l'habitude. Une fois encore la Finlande paya ses dettes. Non seulement aux réfugiés, mais aux invalides de guerre, aux anciens combattants, aux orphelins et aux veuves. Une loi fut votée qui autorisait, entre autres mesures, l'acquisition forcée d'installations ou de parties d'installations déjà existantes. Aux autres, l'immense majorité, on distribua des terres, on donna, on vendit à bon compte les matériaux indispensables. Chacun fut, dans l'ensemble, libre de choisir la province et le lieu qui lui plaisaient le mieux. Une solution de facilité aurait évidemment consisté à faire de la Laponie une immense colonie de peuplement. Mais le rendement du sol y est maigre et l'idée d'une résidence imposée allait à l'encontre des principes d'un peuple vraiment démocratique. En conclusion, après sept ans d'un travail acharné chacun a maintenant retrouvé sa place. Chacun dispose d'un toit. Un défrichage intense, rendu d'autant plus pénible que tout nouvel hectare de terre arable doit être conquis sur la forêt, se poursuit à une cadence accrue. D'un rapport officiel j'extrais les lignes suivantes : « Outre ses pertes immenses, l'agriculture finlandaise a décliné gravement pendant la guerre. Les difficultés d'importation d'engrais, de machines agricoles, de fourrage entraînèrent une réduction catastrophique des récoltes et des produits laitiers. D'ores et déjà il a été remédié en partie à cette situation. Dès 1950 les importations de grains se révélaient à peine supérieures à la norme d'avant la guerre. Les importations d'engrais, au contraire, continueront encore pendant un certain temps à représenter le double de celles courantes durant la période 1936-1938. Quant à la pénurie toujours considérable de machines, on estime pouvoir la pallier au cours des trois années qui viennent. »

Telle est la Finlande actuelle, le pays du travail et de l'optimisme, le pays qui ne demande rien à personne s'il croit pouvoir se tirer seul d'affaire ; le pays où un gouvernement, pensant avant tout « finlandais », a mobilisé toutes les ressources de l'Etat et des particuliers ; le pays où peintres, artistes, sculpteurs, musiciens sont encouragés, prisés, sollicités à l'égal des architectes, des ingénieurs, des entrepreneurs et des maçons ; le pays qui voit grand, qui voit large, qui poursuit l'électrification de tout son territoire en même temps qu'il prépare, sans peut-être se rendre compte des obstacles auxquels il va se heurter, les Jeux olympiques de 1952.

Dans cette rapide esquisse d'un relèvement presque sans exemple je n'ai eu d'autre but que de montrer des faits trop peu connus en France. Ce relèvement — faut-il le souligner ? — n'est point allé sans sacrifices nombreux de la part des uns et des autres. Seul un patriotisme sourcilleux pouvait y inciter la très grande masse d'un peuple qui fera tout pour sauvegarder, pour défendre son indépendance ; un peuple dont beaucoup de nationaux m'ont répondu, alors que j'évoquais les risques d'une guerre éventuelle : « Si tout est de nouveau détruit, eh bien, que voulez-vous, nous reconstruirons... »

A 250 KILOMÈTRES DE TOUT MÉDECIN, Mme BERGGREN DIRIGE LE DISPENSAIRE LE PLUS AU NORD DU CERCLE ARCTIQUE.

APRÈS LE XIVe CONGRÈS DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE CHIRURGIE

L'ÈRE DE LA CHIRURGIE PHYSIOLOGIQUE OFFRE DES POSSIBILITÉS INFINIES

PAR R.-J. MOLINE

Le XIVe Congrès de la Société internationale de chirurgie, organisé à Paris sous le haut patronage du président de la République et sous la présidence effective du professeur Leriche, termine aujourd'hui ses travaux. Ceux-ci, auxquels ont participé les plus hautes personnalités chirurgicales françaises et étrangères, ont notamment porté sur la chirurgie du sympathique, l'anesthésie, le traitement de l'hypertension de la veine porte, l'étude des oblitérations veineuses, l'étude du cœur artificiel. Ainsi s'accentue l'évolution médico-physiologique de la chirurgie moderne. C'est ce processus (qui renferme le prodigieux devenir de cette science) dont nous montrons ci-dessous le développement.

Le champ de la chirurgie est aujourd'hui si vaste qu'il n'est plus possible à une seule intelligence de l'étudier dans son ensemble, et nous comprenons tous que son ascension ne peut progresser que par la spécialisation.

Docteur PICOT,
président de l'Académie de chirurgie.

LA chirurgie a eu sa préhistoire : on trouve sur des crânes humains de l'époque néolithique des orifices arrondis de trépanation dont les bords présentent des signes nets de cicatrisation. Avant même que l'homme ait su écrire il a su perforer la voûte cranienne avec une habileté suffisante pour que le sujet d'une telle opération survécût !

Depuis la haute antiquité jusqu'aux temps modernes s'étend une longue suite de siècles qu'on peut appeler l'âge de la chirurgie de nécessité : panser une plaie, appareiller une fracture, ouvrir un abcès, telle était la limite de l'audace humaine. Chirurgie de nécessité encore et que l'on pourrait appeler aussi chirurgie du champ de bataille, celle qui conduisit à la découverte de la ligature des artères et aux amputations des membres. Pendant cette période le chirurgien est « contraint » d'agir.

UNE nouvelle étape correspond à la grande époque de la chirurgie anatomique. Un nom français y est attaché, celui de Farabeuf, maître certain de l'anatomie chirurgicale, qu'il connut avec plus de précision et qu'il enseigna mieux que quiconque avant lui. La sûreté de son enseignement éclate dans son *Manuel opératoire*. Cet ouvrage, paru en 1896, nous est déjà contemporain. Farabeuf montra la nécessité des incisions rationnelles et de l'utilisation des plans naturels de clivage. Il imposa aux chirurgiens une économie et une harmonie de mouvements qui font de l'intervention chirurgicale un véritable ballet opératoire. La mise en œuvre des préceptes de Farabeuf conféra à l'école chirurgicale parisienne un éclat extrême. Cette chirurgie adhère à l'anatomie. L'essor prodigieux que connaît la chirurgie au XIXe siècle est lié à ce grand courant anatomique et aussi à des circonstances favorables : mise en œuvre de l'asepsie et de l'anesthésie générale. Il ne faut pas d'ailleurs surestimer ces circonstances : ce ne sont que des moyens d'action. Pendant toute cette période le facteur qui domine l'évolution du progrès chirurgical est bien le facteur anatomique. Les chirurgiens pensent en anatomistes. Ils conçoivent une opération parce qu'ils connaissent les nerfs, les vaisseaux, les lymphatiques du territoire où ils vont opérer. Une opération est possible dans la mesure où la structure d'un organe et des tissus qui l'enveloppent trace à l'avance les gestes que le chirurgien devra faire et limite le délabrement qui va en résulter. C'est souvent une chirurgie d'exérèse. C'est quelquefois une chirurgie de réparation, ce n'est pour ainsi dire jamais une chirurgie constructive. Une telle chirurgie n'ouvre évidemment que des perspectives limitées. Qu'importe qu'elle sauve à coup sûr les sujets atteints d'appendicite aiguë, de perforation d'estomac, de hernie étranglée, qu'importe qu'elle interrompe l'évolution des tumeurs, qu'importe qu'elle fasse de l'opération césarienne une intervention à peine plus grave qu'un accouchement normal ; c'est tout de même une chirurgie assez monotone dans ses moyens et apparemment limitée dans ses buts. Pendant quelques années la chirurgie sembla vouée à la fois à la perfection formelle et à la stagnation. Pourtant l'apparition d'opérations plastiques, orthopédiques et les tentatives de greffes annonçaient déjà le renouveau.

DANS un nouvel âge les chirurgiens, sans renier l'héritage anatomique, vont penser en médecins ou plus précisément en physiologistes. Dans ce domaine Pavlov, pensant librement et au delà de toute métaphysique, fut un des premiers et un des plus grands à concevoir cette chirurgie physiologique. Ce n'est pas sous-estimer de Martel ou Clovis Vincent, ce n'est pas diminuer Antonin Gosset ni l'école de Vienne que de dire la part qui revient dans ce nouvel essor chirurgical aux praticiens américains. Citons Cushing dans la chirurgie nerveuse, les frères Mayo dans la chirurgie digestive, ils occupent une place exceptionnelle.

Deux faits dirigent alors les préoccupations des opérateurs ; la lutte pour le rétablissement des fonctions et la lutte contre la maladie opératoire. L'acte opératoire si parfait qu'il soit engendre non seulement une plaie, mais aussi une maladie proportionnelle au traumatisme global et qui retentit dans tout l'organisme, tissus et humeurs. La cicatrisation comprend d'abord la guérison de cette maladie. Dès lors les chirurgiens vont se préoccuper davantage de l'état préopératoire ; ils vont poursuivre l'analyse des symptômes postopératoires ; l'équilibre salin de l'organisme, l'équilibre des protéines du plasma, l'étude de la réserve alcaline sont l'objet de soucis constants. L'anesthésie qui était naguère une action subalterne devient un temps majeur de l'opération. Le recours à l'anesthésiste professionnel est chaque jour plus banal. Il y a trente ans l'anesthésie était un souci pour le chirurgien ; aujourd'hui l'anesthésiste libère le chirurgien, qui, en toute confiance, concentre son attention sur l'intervention. Les limites des possibilités opératoires ont reculé.

CET âge chirurgical est l'âge physiologique. On ampute encore par nécessité, on restaure souvent, mais surtout le chirurgien veut construire, avec une audace qu'on imagine à peine. On a présentes à l'esprit les informations sensationnelles que l'on a données concernant la chirurgie du cœur. Le plus merveilleux est qu'elles sont souvent vraies et que l'on rend à une vie normale des enfants qu'une malformation avait déjà faits infirmes et condamnés à une mort prochaine. Un polémiste a traité de la mort à crédit dans un monde où il est habituellement question de mort au comptant ; en vérité les viscères à crédit et la vie au comptant sont aussi une réalité. Les banques du sang n'ont point d'autre objet que de créer des crédits-matière destinés aux transfusions à venir. Il existe de même des banques d'organes, vous pouvez trouver à crédit : un os, une cornée, un vaisseau de rechange, et il arrivera qu'un chirurgien greffe la cornée d'un mauvais garçon sur l'œil d'un saint homme. Ce qui caractérise l'esprit de cette chirurgie, c'est qu'elle s'efforce de restaurer la fonction : ici elle rend la vue, là elle rend la marche, là encore elle rend la circulation sanguine ou la fonction rénale. Cette chirurgie physiologique n'est qu'à ses débuts. La greffe du rein suppose la triple réussite de la suture de l'artère rénale, de sa veine et de l'uretère. Momentanément nous ne voyons pas comment achever le chef-d'œuvre en unissant le rein étranger au système nerveux de l'organisme qui va le porter. C'est pourtant là une étape qu'il faudra franchir.

VOICI un autre procédé : le rein est mal nourri et ses artères sont bouchées. Le même problème se pose pour le cœur. Il n'est pas possible de réaléser les vaisseaux oblitérés. Le chirurgien provoque alors l'adhérence du viscère au péritoine ou au péricarde qui l'enveloppe. Ces adhérences sont le lieu de passage de vaisseaux petits mais nouveaux. Ce sont évidemment des solutions parcellaires, mais, si modeste que soit l'amélioration de la fonction, elle est tout de même susceptible d'apporter un élément de survie. Voici un autre fait, incroyable il y a quelques années et maintenant entré dans la pratique, quoique réservé encore à de rares spécialistes. Il s'agit de l'anastomose, c'est-à-dire de la réunion de la veine cave et de la veine porte, vaisseaux dont la simple blessure au cours d'une opération était, il y a peu de temps encore, mortelle. La réalisation de ce court circuit vasculaire réclame une grande habileté de main et une grande connaissance des problèmes médico-physiologiques qu'il soulève.

SI nous respections une exacte chronologie il y a longtemps que nous aurions parlé de la chirurgie esthétique. De bons auteurs la font remonter à l'antiquité, elle découle logiquement des travaux des grands anatomistes et elle s'épanouit avec l'ère physiologique. Elle doit lutter en France contre de fâcheux préjugés, pourtant la chirurgie plastique est fondée en soi : les nécessités de la vie sociale autorisent une femme et même un homme à vouloir remédier à un aspect qui est au minimum une disgrâce et dans les cas extrêmes une infirmité. Le problème se ramène à la discussion des risques opératoires et des avantages escomptés. Une telle chirurgie doit prendre une extension considérable.

La chirurgie contemporaine a un éclat qu'elle n'a jamais connu. Eclat dû en grande partie à la spécialisation, toujours subordonnée il est vrai à de fortes connaissances des principes de la chirurgie générale. Il nous a été donné de voir marcher une femme qui avait un os en métal et l'autre en résine, on vit sans estomac, cet enfant court avec une aorte d'emprunt, cet homme marche sans artère fémorale... et les possibilités de la chirurgie sont infinies.

ET LA VARIDASE ?

LE docteur Macoumaye a le chapeau en arrière et les cheveux — ceux qui restent — en bataille. Enquérons-nous du nouvel objet de ses fureurs. « Il n'est même pas question d'un prétexte nouveau. C'est un motif ancien qui me met hors de moi. La presse ! Le quatrième pouvoir ! Le pouvoir irresponsable entre tous ! — Vous seriez pour la censure, docteur ? » Aiguillonné dans un endroit sensible, notre interlocuteur réagit violemment : « Vous savez parfaitement que le seul nom de censure m'est odieux, mais la presse est majeure et pourrait peser ses informations. L'anecdote tient en deux mots. Hier un ami des plus brillants, pourri d'esprit mais journaliste, et journaliste jusqu'aux moelles, me colle sur la « varidase ». Il m'assure que dans tous les quotidiens, dans les hebdomadaires à sensation, voire à la radio nul n'ignore ce qu'est la varidase... sauf moi. Ce matin un client me sort trois coupures de cette presse trop pressée et m'invite aimablement à lui expliquer pourquoi les médecins français ne se servent pas davantage de cet H. P. C. dont les médecins anglais font un excellent substitut de l'A. C. T. H., si rare et si cher... Maintenant, mon ami, dites-moi comment je peux expliquer à ces deux hommes de bonne volonté :

» 1° Que la varidase est un poison destructeur du sang, mais que, *pour le moment*, ce n'est que par une extrapolation hardie que l'on a imaginé de l'employer contre les cancers du sang, en supposant qu'on pourrait trouver une dose efficace contre les cellules malignes mais inoffensive pour les cellules normales, qu'on n'a pas dépassé l'étape des recherches et que jusqu'ici on ne peut rien promettre ;

» 2° Que ce médicament H. P. C. a été effectivement essayé en Amérique et en Angleterre, mais que, au dire même du fabricant — une très grande maison de produits chimiques — les essais sont suspendus, après échec pur et simple ?

» Comment leur dire, dites-le-moi, et comment les garantir contre la maladie de l'information prématurée, dites-le-moi, mon ami ! »

★ L'OPINION D'ANDRE ROUSSEAUX ★

UN HUMANISTE OUBLIÉ

Aqui doit-on d'avoir importé en France les chats angoras, le jasmin de l'Inde et celui d'Amérique, le lilas de Perse, le laurier-rose, le myrte à fleurs pleines, le néflier ? A un homme qui fut en son temps un prince de l'esprit, un artiste, un lettré, un savant, un juriste, curieux de tout, connaissant tout, lié d'amitié aux gens les plus éminents de son époque, échangeant avec tous une correspondance si abondante qu'on a pu le surnommer « le procureur général de la littérature ». Il s'appelle Peiresc, et son nom fut illustre avant de plonger dans l'oubli. Naguère encore on pouvait voir son buste érigé sur un fût de colonne à Aix-en-Provence, devant l'école de droit : un visage émacié et barbu, au nez allongé, avec un bonnet sur la tête. En 1943 le buste a disparu. Il ne reste sur la stèle qu'un nom et deux dates : Peiresc, 1580-1637. Qui est Peiresc ? Un livre de M. Georges Cahen-Salvador (Albin Michel) vient de le ressusciter.

Nicolas-Claude Fabri de Peiresc n'est sûrement pas le seul de son époque à être injustement méconnu. La gloire de Malherbe, surestimée peut-être par Boileau, ne saurait suffire à remplir cette époque-là, riche en personnages qui débordent de talent, d'intelligence, parfois de génie. Le XVII[e] siècle naissant hérite alors de toutes les richesses du XVI[e] siècle, sans les avoir encore ajustées à un usage plus étroit. Les générations d'après la Renaissance ont, comme leurs devancières immédiates, l'ivresse de la connaissance, le goût du luxe intellectuel, la passion de tous les arts. L'humanisme, né cent ans auparavant, est cette ambition de réaliser la plénitude de l'homme par toutes les conquêtes de l'esprit. Et Peiresc est un des représentants les plus remarquables de l'humanisme.

Fils d'un magistrat provençal, il devait lui-même devenir conseiller au parlement d'Aix. Ses biographes s'extasient sur sa précocité. A l'âge où d'autres commencent de cheminer dans les études, il avait approfondi maintes sciences. Jeune homme, il passa près de trois ans en Italie, voyant tout, découvrant tout. Les plaisirs où la jeunesse se dépense le laissaient indifférent. Il concentrait sur la vie cérébrale toutes les forces de sa santé délicate.

Quand les circonstances l'amènent à Paris, dans le sillage de son ami du Vair, il y élargit le cercle de ses relations. C'est alors qu'il connaît Malherbe, Rubens, Gassendi. Il développe son activité de collectionneur, qui avait commencé de s'exercer en Italie. Il s'intéresse à tout : à l'apparition d'une comète, à une découverte maritime au delà du détroit de Magellan, à la géographie et à la cartographie, à l'édition d'un texte ancien, à un camée demeuré inaperçu dans le trésor de la Sainte-Chapelle. Il fréquente tous les beaux esprits du temps, de Chapelain à Guez de Balzac. Peut-être, s'il avait vécu plus vieux, eût-il été des quarante premiers membres de l'Académie.

C'est un peu plus tard, quand il est revenu à Aix, que cet homme universel donne toute sa mesure. Il disposait d'une grosse fortune. Aussi dépensait-il sans compter pour ses collections, ses entreprises scientifiques, son activité de mécène. L'hôtel de Callas, aujourd'hui disparu, où il résidait était un véritable musée. Cinq mille volumes, uniformément reliés en maroquin rouge, meublaient la bibliothèque. Des cartonniers renfermaient une masse de notes de Peiresc lui-même sur les sujets les plus divers, car il était au courant de tout et se tenait en rapport avec les philosophes, les mathématiciens, les physiciens, les astronomes, les philologues, les archéologues, les historiens, les érudits de tout le monde civilisé. Il ne donnait pas moins de soins à son jardin, qu'il enrichissait de plantes rares, à son parc zoologique, où il acclimatait des chats et des chèvres d'Angora, des caméléons ou des buffles d'Afrique ; il eut même quelque temps un jeune tigre et un crocodile. Et les amours des limaces n'avaient pas de secrets pour lui.

Cependant cet homme si savant et si curieux de toute science a-t-il laissé une œuvre ? A la vérité, il n'a composé aucun livre. Mais il reste de lui une correspondance qui est une des plus copieuses et des plus variées qu'un homme ait jamais écrite. On en a publié sept volumes, et l'on ne saurait évaluer ce qui demeure en manuscrit. « Ces lettres sont le miroir d'une vie et d'une œuvre », écrit M. Georges Cahen-Salvador, qui n'hésite pas à ajouter : « Du point de vue de l'histoire littéraire, elles ont une incomparable valeur, qui est encore méconnue et qui les classe à côté de celles de M[me] de Sévigné. »

On trouve de tout dans ces lettres. Des conseils à Rubens sur l'art et la technique. Des consolations à Malherbe pour la mort de son fils (le généreux Peiresc avait auparavant sauvé la tête de ce garçon, qui avait tué en duel un autre jeune homme). Peiresc intervient auprès du cardinal Barberini en faveur de Galilée quand celui-ci a été condamné par la cour de Rome. D'autres fois, en d'amusantes négociations il propose l'échange d'un plant de fleur exotique ou d'un chat de race, d'un parfum précieux ou de vin de Malvoisie contre une coupe ou un vase ancien qu'il convoite pour ses vitrines.

Cette correspondance, qui est demeurée trois siècles et demi dans des cartons, mérite-t-elle de rentrer dans la littérature ? Les fragments que M. Cahen-Salvador nous donne à lire témoignent en sa faveur. Peiresc avait le souci de bien écrire et de fuir l'affectation. Il ne veut point qu'on parle « comme ferait un homme qui, pour aller à l'église, à la messe et par la ville, irait en dansant une sarabande, au lieu de cheminer à son pas, comme font les autres hommes ». Il adjure un ami de quitter le langage de « phébus et de galimatias » et lui certifie que cela « n'est point intelligible aux naturels français ». La langue qu'il écrit lui-même est naturelle et souvent savoureuse.

Il reste que les sept volumes qui contiennent cette correspondance sont hors de la portée du public. Ne pourrait-on pas en extraire un petit recueil de lettres choisies ? M. Georges Cahen-Salvador devrait bien y penser.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

SISYPHE ÉDITEUR

On a beaucoup parlé ici de la littérature qui se fait. Quelquefois de celle qui s'est faite. Jamais de celle qui en propage le souvenir.

Elle existe pourtant. Silencieuse et spécialisée, elle implique un effort perpétuel de mise au point et de recommencement. J'ai choisi pour m'en informer deux des maisons d'éditions consacrées à cette tâche de Sisyphe.

J'ai tout d'abord interrogé « M. Larousse ». (Précisons qu'il s'agit d'un personnage polycéphale.)

« Labeur encyclopédique ? m'a-t-on dit, vous ne pouviez mieux tomber. C'est l'esprit même qui est à l'origine de cette maison dont nous fêterons l'an prochain le centenaire. »

Lorsqu'en effet en 1852 Pierre Larousse fonda avec P.-A. Boyer la « Librairie » qui porte son nom, il était mû par une idée précise : marier le *Littré* et l'encyclopédie. De ce mariage devait naître d'abord le « Grand Larousse » — son titre est officiellement *Dictionnaire universel du XIX[e] siècle* — et dix-sept enfants dont la généalogie serait trop longue à retracer : mentionnons pourtant le plus jeune : le *Nuevo Pequeno Larousse Ilustrado*, dont l'existence devrait réjouir Valery Larbaud.

Pierre Larousse était directeur d'école. A Toussus-sur-Yonne, exactement. La première partie de sa vie avait été vouée à l'enseignement primaire ; c'est à l'enseignement primaire qu'il voulut dévouer la seconde. De là l'esprit qui préside aux publications Larousse : « Renseigner tout le monde sur tout. » Et puisque nous sommes en passe de slogans, je ne résiste pas à citer celui d'Anatole France : « Tout l'univers par ordre alphabétique... » D'Anatole France, un des collaborateurs — avec Proudhon et beaucoup d'autres — de l'équipe réunie par Pierre Larousse...

Donc le *Larousse* fut à son origine cette chose neuve : un dictionnaire encyclopédique. Mais, qu'il comportât deux, six ou un seul petit volume, il était de toute façon prédisposé à « éclater ». De cet éclatement devaient sortir les autres publications, puis les collections Larousse, tandis que la « Librairie » primitive devenait une grande maison d'éditions.

J'ai flâné le long des rayons : j'y ai contemplé d'abord les dictionnaires « spéciaux » : ménager, gastronomique, agricole, commercial, médical, etc. Le *Dictionnaire des racines*, le *Dictionnaire étymologique*, le précieux *Dictionnaire des synonymes*, de René Bailly, et le curieux *Dictionnaire analogique*, de Charles Maquet... De là je suis passé au *Grand Mémento*, qui développe systématiquement chacune des matières essentielles de la connaissance humaine, sous forme d'une suite de traités. J'ai abordé les grandes collections : la *Littérature française*, l'*Astronomie*, la *Mythologie générale*... Quand j'ai senti ma tête prête à éclater j'ai posé une question innocente :

— Comment choisit-on les termes nouveaux qui entrent dans tous les dictionnaires ?

On m'a répondu que le *Larousse mensuel* comportait toute une partie lexicographique et constituait une sorte de stade expérimental.

N'est-ce pas à propos de cette publication qu'un collaborateur de la maison se vit poser cette belle question sur laquelle je m'en voudrais de ne pas terminer : « Que faut-il faire pour être dans le *Larousse* ? »

En quittant « M. Larousse » je suis allé voir « M. Hachette ». En l'occurrence, je m'intéressais surtout aux livres scolaires, et « M. Hachette », pour ceux-ci, se nomme René Vaubourdolle. En même temps je passais de l'enseignement primaire — « agrandi » — à l'École normale supérieure.

Tant il est vrai que la carrière de Louis Hachette semble avoir été destinée par les dieux à compléter celle de Pierre Larousse : Louis Hachette était en effet normalien quand Louis-Philippe décida la fermeture de l'école, suspectée de libéralisme ; il s'installa alors rue Pierre-Sarrazin (au dos de l'actuel immeuble Hachette) et décida d'éditer les livres de ses camarades sous la fière enseigne : *Sic quoque docebo* (Ainsi j'enseignerai quand même !)

— En matière d'édition scolaire, me dit René Vaubourdolle, le choix des sujets nous est très simplement fixé par l'extérieur : c'est, en effet, le ministère qui fait les « programmes ». Il nous reste à les suivre, vite et bien.

J'ai demandé comment se définissait le « bien ».

— En principe, on ne devrait pas « commander » un livre classique : il devrait être créé avec amour et, en fait, il arrive qu'on nous soumette des livres tout faits. Dans l'ensemble pourtant nous sommes obligés de les susciter. Il faut croire que nous savons choisir nos auteurs : la formule célèbre (et fausse !) « la maison Hachette fait les inspecteurs généraux » prouve simplement que nous savons découvrir les pédagogues de valeur avant qu'ils aient atteint l'âge requis pour occuper un poste aussi important !

— Avez-vous des principes pédagogiques définis ?

— Un seul : simplifier et raccourcir.

Avant de quitter René Vaubourdolle j'apprends encore un dernier détail qui exprime à lui seul la minutie avec laquelle est organisé le département scolaire : le prix de revient d'un volume y est fixé au dixième de millime !

Non ! Décidément Sisyphe n'est pas près de renoncer chez nous...

AU PAYS DE LA FEUILLE BLANCHE

UN GESTE HABILE DU COMPAGNON PAPETIER A PLONGÉ LA FORME MÉTALLIQUE DANS LA PATE FAITE DE CHIFFONS ÉCRASÉS : UNE « FEUILLE BLANCHE » EST NÉE.

LE DERNIER MOULIN MÉDIÉVAL FABRIQUE A NOUVEAU LE PAPIER *"a la main"*

UN élégant filigrane sur un programme de gala, la couverture d'un livre d'art ou même d'une plaquette publicitaire : un cœur barré de deux traits, accompagné de la date 1326... c'est la marque du moulin à papier Richard de Bas, qui poursuit, à raison de deux ou trois cents feuilles par jour, la fabrication de l'*auvergne pur chiffon à la main, séché à l'air*. Dans le ravissant val de Laga, à quelques kilomètres d'Ambert, il est le dernier en fonctionnement dans cette région qui fut, voilà cinq siècles, le grand centre européen de la papeterie, lorsque les ruisselets du Livradois faisaient tourner près de trois cents moulins et assuraient, grâce aux qualités incomparables de leurs eaux vives, la pureté des *feuilles blanches*.

Devenue industrie moderne, la papeterie s'est déplacée vers les grands centres mieux desservis, rapprochée des sources d'énergie à mesure que les pâtes mécaniques remplaçaient le *pur chiffon*. Il reste quelques petits artisans, spécialisés dans la confection des cartons, et les sept papetiers du moulin Richard, qui continue de travailler, en 1951, selon les procédés et les rites médiévaux, qu'il est maintenant seul à conserver.

COMME AU BON VIEUX TEMPS...

« Deux, trois degrés gravis, la porte poussée, on est dans la salle où les papetiers en tablier blanc mangent la soupe — écrivait, le jour de l'inauguration du « musée historique du papier », Henri Pourrat. Un monde ancien et frais est là, dans cette ombre brune comme un pain. On n'a pas constitué ici un musée paysan en y amassant des collections, trois lèchefrites et douze chaleils à huile. Simplement, on a tâché que les choses y fussent ce qu'elles étaient au temps des bons maîtres papetiers : les mêmes meubles, usés par des frottements de paume et cirés à la cire d'abeille, les mêmes bottes de mélisse

aux solives, les mêmes cabas à la muraille, la même ombre qui sent la fumée de fagot, le caillé de chèvre, le levain ; le même air, bon à respirer, de tranquillité, d'ordre et de bonhomie, entre la fenêtre qui donne sur le rosier de la cour et celle qui donne sur les frênes de la route. Dans la chambre les lits-placards étaient là, on ne les a pas agencés à plaisir ; et l'on n'a pas inventé ces images de sainteté en bleu et rouge. »

En fait, à quelques années près, la roue du moulin n'a pas cessé de tourner depuis six cent vingt-cinq années. Entre la mort des derniers propriétaires et la remise en route par l'actuel conservateur du musée, le temps d'arrêt marqué ne dépassa pas six années, de 1936 à 1941. Rien n'avait été touché depuis la disparition du maître papetier, et lors de sa première visite, M. Péraudeau, qui consacre depuis dix ans tous ses soins à la renaissance du vieux moulin, pouvait trouver sur la table l'écuelle et le bol qui avaient contenu le dernier repas de l'ancien propriétaire. Les poutres de chêne s'affaissaient, des pierres manquaient ici et là, mais tout l'outillage primitif était en place, des lourds maillets cloutés à la presse de merisier et aux supports branlants de l'étendoir.

VISITE AU VAL DE LAGA

Aujourd'hui le travail a repris, comme en 1326. Certes le maître papetier n'enferme plus au cadenas ses compagnons, le soir, dans leurs lits-armoires. Le « secret » de la fabrication n'a plus à être préservé. Au contraire, la porte s'ouvre largement à tous les visiteurs, touristes attirés par le *Guide* et les panneaux touristiques, jeunes gens et jeunes filles des colonies de vacances voisines, et surtout grands papetiers venus, tout exprès, de Scandinavie ou du Nouveau Continent étudier la fabrication à l'ancienne du papier à la main. Le musée a sa directrice, qu'une cloche de fer forgé appelle à la porte d'entrée. Une phrase de Valéry accueille le visiteur. A cela près, nous sommes ramenés cinq cents ans en arrière.

Soigneusement triés, les chiffons sont découpés à la main sur une lame de faulx encastrée dans le granit, avant d'aller dans les *piles*. Ces piles sont des bacs de granit dans lesquels frappent d'énormes maillets de bois garnis de gros clous d'acier. Le fond des piles est également garni d'une épaisse plaque d'acier. Le mouvement des maillets est commandé par un arbre à cames, actionné par la chute d'eau. Le vacarme dans cette cave de pierre voûtée est assourdissant. L'eau fraîche qui lave la charpie suinte partout, et le pied glisse sur le sol dallé. Dans la quasi-obscurité on imagine ainsi les chambres de torture du moyen âge.

Mais la pâte qui en sort après avoir subi un pilonnage de trente-six heures est plus blanche que le lait, et les chiffons broyés, écrasés et battus ont fourni les longues fibres qui assureront toute la souplesse du papier futur. Chauffée dans un cuveau de bois par un poêle de cuivre rouge, la pâte va devenir feuille entre les mains de l' « ouvreur » et du « coucheur ». Le premier, après avoir remué à pleins bras le mélange, y trempe la *forme*, treillage métallique sur lequel des fils de laiton dessinent le filigrane ou les quatre in-4°. D'un mouvement régulier il balance la forme chargée de pâte avant de la déposer devant lui, tandis que l'eau s'écoule par son propre poids à travers la toile métallique. Restent les fibres de chiffon emmêlés. Un cadre appliqué sur le périmètre de la forme détermine l'épaisseur de la pâte. Le coucheur renverse alors la plaque de pâte sur un feutre épais qui continue d'absorber l'eau et rend la forme vide à l'ouvreur, qui recommence l'opération.

DE LA PRESSE A L'ÉTENDOIR

Une matinée de travail permet d'entasser ainsi une centaine de feuilles — cent vingt-cinq généralement — et autant de feutres sous le gigantesque écrou de la presse. Pour le pressage toute l'équipe est réunie sous la direction du « gouverneur » — on dirait ailleurs : contremaître. La manœuvre s'effectue en effet au moyen d'un tronc d'arbre de 3 mètres de longueur pour 20 centimètres de diamètre, d'un câble et d'un rustique cabestan. L'eau blanchie s'écoule sur le sol de terre battue. Le « leveur » s'emploie ensuite à séparer les feuilles des feutres, opération qui demande doigté et légèreté, la moindre déchirure déparant irrémédiablement la feuille. Placées sur un brancard de bois, les feuilles sont alors portées à l'étendoir, grande pièce aux murs faits de planches mal jointes, qui laissent passer le vent et quelques rais de soleil. Sur les cordes tendues avec soin les feuilles, prises par le milieu au bout du *frôlet*, sont disposées régulièrement. Huit jours plus tard, si tout va bien, si aucun coup de vent sec ne les a déformées, elles seront prêtes pour le pressage définitif.

Les feutres, lavés au ruisseau qui alimente le moulin, sont mis à sécher à leur tour, avant de reprendre leur place dans le circuit de fabrication.

UNE FEUILLE SUR DEUX EST DE « PREMIER CHOIX »

Ainsi sommairement énumérées, les opérations essentielles n'expliquent pas à elles seules la qualité du papier qui sera finalement livré à l'éditeur. Le choix du chiffon utilisé compte pour beaucoup dans le résultat définitif. Ici pas de colorants artificiels : le *blanc* est fait de chiffons, préalablement lessivés, en grands morceaux pour détenir les fibres longues, le *vert* vient le plus souvent de toile à bâche, le *bleu* du coton des cottes d'ouvriers, et le rose... de lingerie féminine. Quant aux *chinés*, fort appréciés pour la confection de couvertures, ils résultent du dépôt sur une pâte unie de fibres colorées, écrasées plus grossièrement. A l'autre bout de la chaîne une sévère vérification élimine, en moyenne, une feuille sur deux. La *gâche* est très importante. Au cours d'une année la moyenne quotidienne est de 500 feuilles fabriquées, dont 250 seulement seront utilisables. A l'inspection divers défauts se présentent. Une feuille séchée trop vite s'est gondolée fortement et, au pressage, a formé des plis : elle est écartée. Une autre est déchirée sur le bord : coupée en deux par le milieu, elle fournira une bonne *moitié* ; déchirée en deux endroits, elle donnera seulement un *quart*. S'agit-il de papier destiné à l'impression d'un ouvrage de luxe, il faudra *mirer* chaque feuille une à une, à travers un gabarit établi par l'éditeur selon la *justification* choisie pour le texte.

UN MUSÉE VIVANT

« Il est en France de nombreux musées régionaux et aussi des musées de travail, mais nous ne croyons pas que des documentations relatives à une profession aient pu être rendues aussi *vivantes* qu'au musée historique du papier du moulin Richard de Bas. La raison de cette particularité tient uniquement dans le fait qu'installé dans les pièces d'habitation du moulin du val de Laga il est juxtaposé aux salles de travail de ce moulin à papier, le plus ancien connu en France » — écrivait récemment son conservateur, M. Péraudeau. Si les pièces d'habitation ont été construites au XVIII[e] siècle, les salles voûtées du moulin datent du XIV[e] siècle et le matériel est la reproduction scrupuleusement respectée du matériel d'origine.

En fait, c'est au maître charpentier du petit village voisin de Valeyre que l'on doit la restauration minutieuse de l'équipement du vieux moulin : la *presse*, faite de deux troncs de merisier simplement équarris, l'*écrou* et la *lanterne* de fer, où l'on enfonce les barres de bois qui servent de levier, les *maillets* de pin résineux — car le chêne gâterait la pulpe de chiffon — la *bavière* qui encadre les *piles*, jusqu'à l'*inclovadour*, qui règle l'arrivée et le débit d'eau du ruisseau, et par là le fonctionnement de l'ensemble.

Quant au musée proprement dit, il conserve intactes plusieurs pièces de l'habitation des anciens maîtres papetiers. Une salle d'exposition renferme enfin les trésors accumulés depuis dix ans au prix de recherches patientes : collection de filigranes, outils de métier et surtout la *machine de Robert*, cette invention dont l'industrie papetière vient de fêter le 150[e] anniversaire.

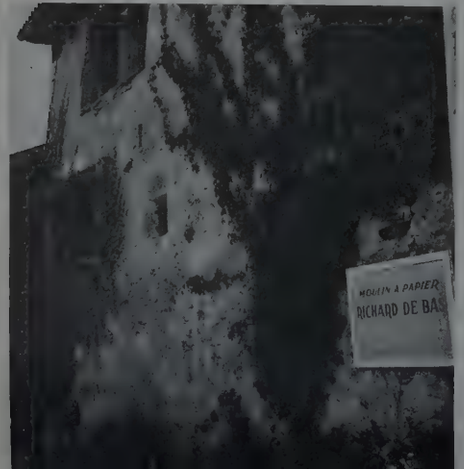
Au mur une large fresque retrace « de siècle en siècle, d'Est en Ouest et de feuille en feuille » l'histoire du papier : invention en l'an 105 par les Chinois de Canton du papier de bambou — reprise de la technique par les Arabes victorieux en 751 — et six siècles plus tard son arrivée en France grâce aux croisés.

DES MAITRES PAPETIERS D'ANTAN AUX COMPAGNONS DE LA FEUILLE BLANCHE

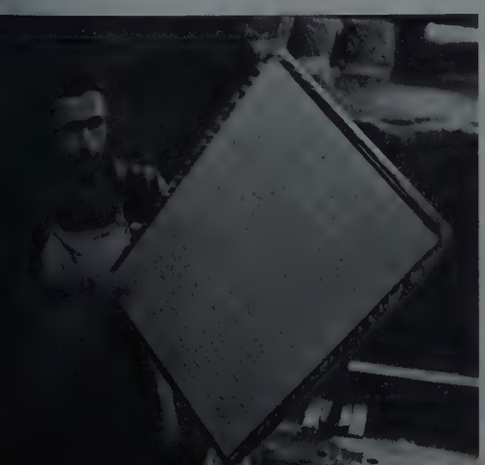
Pour être devenu musée historique le moulin Richard n'en a pas moins repris son ancienne activité. Tandis que la directrice du musée accueille les visiteurs, les sept « papetiers » continuent de travailler « à l'ancienne ». Non loin de là, le centre de vacances des « Compagnons de la Feuille blanche » rassemble chaque été de jeunes travailleurs du papier, de l'imprimerie et du livre. Ainsi se fait la liaison entre le passé et les techniques modernes. La « Feuille blanche », association qui groupe tous les techniciens, ouvriers, négociants, employés, artistes, éditeurs et bibliophiles « pour lesquels la chose imprimée est source d'intérêt, intellectuel ou matériel », a pris naissance au val de Laga. Elle tient pour premier titre de noblesse le fait d'être le seul groupement professionnel qui puisse présenter en activité un atelier témoin des origines d'une profession. Non moins significatif est le geste de Paul Valéry qui tint à lui offrir la cinquième des phrases qu'il avait destinées au palais de Chaillot, phrase qui accueille aujourd'hui le visiteur à la porte du moulin Richard de Bas :

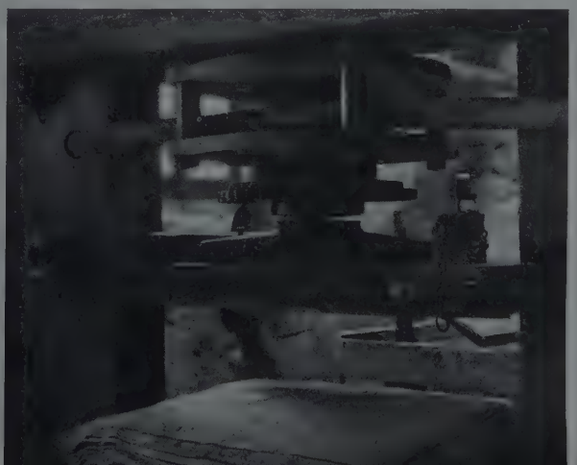
N'entre pas pour trouver ici un abri contre l'eau du ciel.
La pluie est bonne pour celui d'esprit stérile et de cœur sec.

AU VAL DE LAGA, A QUELQUES KILOMÈTRES D'AMBERT, LE MOULIN ABRITE LE MUSÉE HISTORIQUE DU PAPIER, QUI EST JUXTAPOSÉ AUX SALLES DE TRAVAIL. SUR LE SEUIL, LA DIRECTRICE, M[me] DÉTHEY, ACCUEILLE LE VISITEUR. A L'INTÉRIEUR, LA SALLE COMMUNE A REPRIS SON ANCIEN ASPECT : LA TABLE, DRESSÉE, SEMBLE, COMME DANS L'ANCIEN TEMPS, ATTENDRE POUR LE REPAS DU SOIR LE MAITRE PAPETIER ET SA FAMILLE, LE GOUVERNEUR ET LES CINQ COMPAGNONS.



L'antique presse, faite d'un tronc de merisier équarri, soigneusement conservée est l'une des plus belles pièces du « musée » (ci-dessus). Le coucheur balance la mince couche de pate humide et la repose sur un feutre. Cent feuilles vont être pressées a plusieurs reprises. Elles iront ensuite a l'étendoir, le frolet les déposant une a une sur les cordes ou elles achèveront de perdre leur eau. (De gauche a droite.)





L'OPINION DE ROBERT KEMP

SUR « LA CARRIÈRE DU LIBERTIN »

STRAVINSKI ! Stravinski ! » Depuis des jours son nom chantait sur les lèvres des belles Vénitiennes. On se remémorait les épisodes du duel récent entre Milan et la Sérénissime pour la gloire de représenter en « première mondiale » l'opéra nouveau de l'étonnant compositeur de *l'Oiseau de feu* et de *Petrouchka*. Ce Slavissime, devenu brusquement et magnifiquement barbare avec *le Sacre*, amoureux une autre fois de Scarlatti avec *Pulcinella*, puis tentant une réforme ascétique de soi-même quand il créait *Œdipus Rex* — un ascète à la Debussy, quand Debussy écrivait *Saint Sébastien* — envieux de la pureté grecque... Milan contre Venise, la « Scala » contre la « Fenice » ! Deux théâtres illustres par leur beauté et leur passé... Les moqueurs disaient que cette guerre pouvait inspirer un poème. Non point un *Orlando*, sans doute. Peut-être un nouveau *Lutrin* ? On aboutit à un compromis ! Les chœurs, l'orchestre, les chanteurs de la Scala sont venus, après des semaines d'études passionnées, jouer *The Rake's Progress* — *la Carrière du libertin* — devant les loges d'or de la Fenice.

On palpitait. Quelle musique allait nous faire entendre l'enthousiaste Stravinski, génial et fervent, mais dont les ferveurs changent d'objet ? Quel choix inspirait cette fois le caméléonissime ? De la Piazza Roma au Lido le Canal Grande et la Lagune ont frissonné de joie : la partition dont Stravinski se dit aujourd'hui le plus fier est un hommage à la musique de Mozart, et plus encore à la musique italienne. Les voix « mélodisent ». Les récitatifs, plaqués de simples accords de piano, le plus souvent — ce qui, après les mille friandises de l'orchestration, apporte des divisions claires entre les « lyrismes du chant », repose et rafraîchit l'oreille pour les prochaines délices. Ils sont vifs et légers, comme ceux des *Noces* ou de *Don Juan*. Il y a des « airs », et quelquefois même à reprises ; des duos, des trios, des quatuors, un quintette ; en bonne et due forme, régulière, traditionnelle. Et ces airs, rythmés délicatement, sans les syncopes qui coupent le souffle, ou se développant en suaves volutes, pourraient être attribués tantôt à Mozart — on surprend des « réminiscences » de pages chéries, familières — tantôt à Bellini — par exemple le grand air du soprano, aérien, délié, flottant comme l'hymne à la « chaste déesse », à la Lune, dans la *Norma* — tantôt à Rossini. Oui, le Rossini du *Barbier* et de *Sémiramis*, le frétillant Rossini rentre triomphalement à la Fenice sur le plateau d'or de l'orchestration stravinskiste.

Quelle réaction violente contre le fauvisme musical ! Quelle résurrection des dieux maudits ou embaumés !

Mais *la Carrière du libertin* offre d'autres surprises ! La perruque de Rossini, le catogan de Mozart, la lente respiration de Bellini ont des voisins. De petits voisins, comme Massenet; de nobles voisins, comme Verdi; et le voisin géant : le vieux Bach.

Sous les voix on entend babiller un orchestre multiple, qui tisse et tricote un contre-point délicat. J'ai dit Bach ; c'est aussi, parfois, Scarlatti... Et c'est ici que brille, d'une lumière éblouissante, la technique de Stravinski. Jeux de passe-passe, prouesses, incessantes surprises ! Vous attendez les violons, ce sont les cors qui divisent les accords arpégés. Un discours musical dont le point final allait être donné sur la chanterelle s'achève sur un éclat de basson... Les instruments lourds font du léger et les instruments légers, du pesant. L'oreille est constamment taquinée... et ravie ! Car cette musique, faite, on peut le dire, d'emprunts ou de pastiches qui ne sont pas tous d'origine divine, n'est jamais vulgaire...

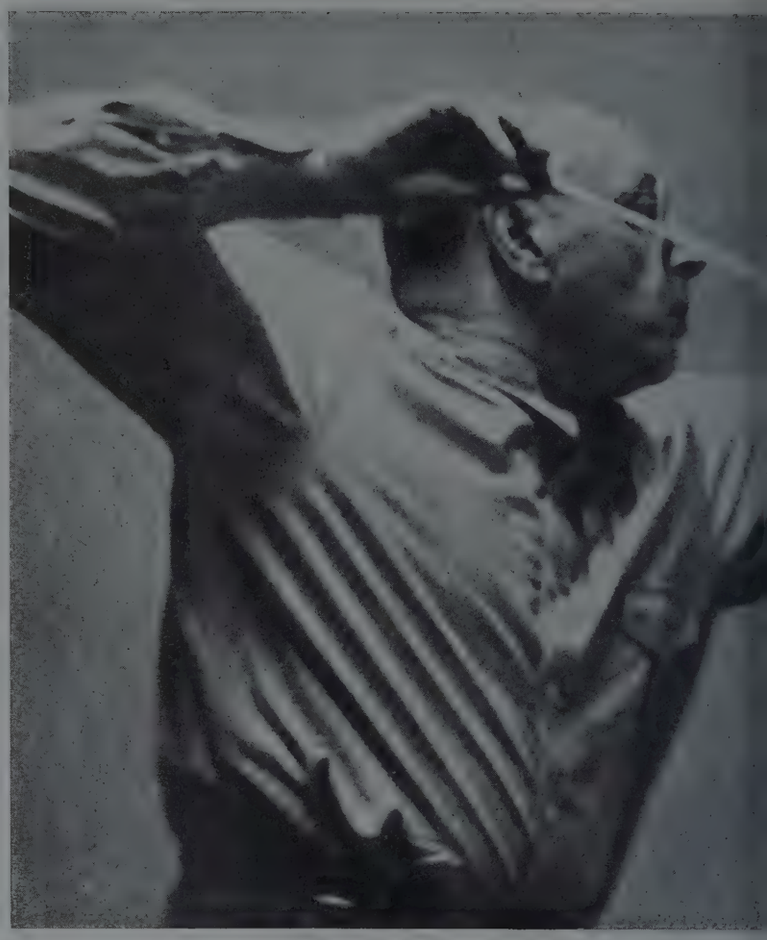
Gluck passe dans les dernières scènes, les tragiques. On retrouve l'accent de la descente d'*Orphée aux Enfers*... Et puis, tout à coup, à l'instant où le libertin joue son âme aux cartes avec le diable, écoutez : l'orchestre se tait. Des accords graves, spacieux processionnent sur le clavier du piano solitaire, se posent comme de grands oiseaux noirs. C'est un instant prodigieux...

L'histoire vaut ce qu'elle vaut. Elle a été inspirée à un poète anglais — né en Amérique — Auden, d'une des séries de Hogarth. Une de ces séries amères, sardoniques et moralisantes où l'Angleterre du XVIII^e^ siècle a son image la plus vivante. Grisé par un héritage, Tom Rakewel délaisse la pure Anna ; il fait la débauche chez Mamma Oca, une Macette de Londres ; il joue... Ruiné, il épouse une Turque, qui a barbe au menton et brise la vaisselle... Pauvre de nouveau et ses meubles vendus, il faut qu'il sauve son âme, guettée comme celle de Faust par un Lucifer à perruque et vêtu en homme de loi. Il joue et gagne. Mais en s'enfonçant dans sa trappe, le démon se venge en le rendant fou. Il est maintenant parmi les glapissements et les grimaces dans un asile, où la fidèle Anna, qui reparaît à chaque catastrophe, vient bercer sa tête malade... Il sort de ce court bonheur pour retrouver ses compagnons fous. Je crois qu'il meurt. Mais les cinq personnages du drame — du drame bouffon — viennent saluer le public, en un quintette bien bâti ; comme la fugue de *Marouf*.

Dans la dernière partition de Stravinski qu'est-ce donc qui manque et dont l'absence nous gêne, nous tourmente et nous déçoit ? Celui qui manque, c'est Stravinski, celui de notre jeunesse. L'enchanteur oriental...

L'interprétation est minutieusement parfaite ! Orchestre entraîné par des répétitions sans nombre. Chœurs bien au point. Et cinq chanteurs sans défauts, que dominent M^me^ Schwartz-Kopf, soprano idéal, velours et argent, et le robuste et clair ténor Rousseville. Hugues Cuenod est surprenant en commissaire-priseur. Un elfe, un lutin...

L'Italie s'annexe Stravinski, Stendhal serait content. Mais que dirait Rimsky-Korsakov ? Qu'eût pensé Schönberg de ce tonalisme rigoureux ?



ON RENTRE...

PAR MARCEL IDZKOWS

COMME vous avez bonne mine. D'où revenez-vous ?

Et chacun se retrouve en évoquant des souvenirs de vacances. On entend parler du bal Goya et des Petits Lits Blancs, de la soir Beistegui et du petit trou par cher découvert dans le Finistère... et bi entendu on est rentré de la veille, même si l'on était là depuis trois semain car ce serait indécent — bien sûr — de se montrer à Paris avant la fin se tembre !

Parmi les premières soirées de cette saison naissante nous avons noté av un vif plaisir la renaissance du cirque Médrano, repris par Jérôme Médra qui entend faire respecter le nom qu'il porte en revenant à la saine tradit du vrai cirque. Puisse-t-il nous présenter les successeurs de Rastelli, de Lit Tich, de Grock, de Con Colleano, de Barbette et des Codona, qui nous fir aimer le cirque, et à vrai dire son premier spectacle comprenait d'excelle numéros.

Une autre rentrée, et après trois ans d'absence : celle de Charles Trenet.

Nous lui devons une merveilleuse soirée. Celui qui fut un jour « le f chantant » a perdu sa folie dans les rues de Québec ou d'ailleurs, mais poète nous reste avec sa fraîcheur, son dynamisme, son rythme, ses tr vailles... et tout le monde fredonnera, je l'espère, *le Serpent python, Carc sonne, Dans les pharmacies, l'Ame des poètes*... et toutes ses chansons vieil ou nouvelles, car Charles Trenet prend le soin de les écrire. Quels jolis tex et quelle performance aussi de tenir la scène seul pendant toute une soirée de s'entendre réclamer « une autre ! » après plus de trente chansons. Assa tour à tour sérieux ou cocasse, charmeur ou clown, Charles Trenet minutieusement réglé son numéro et, comme dirait notre excellent Jabou « Il est si merveilleusement Français » !

L'illustre chef d'orchestre Toscanini a passé une heure à Orly. On dir un troisième frère Isola. Ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans est assez v et semble ne point se consoler de l'ingratitude de ses compatriotes : il aur tant aimé être le Paderewski de la jeune Italie !

Le premier gala cinématographique, enfin, s'est déroulé au Marbeuf po la première de *Pandora*, donnée au bénéfice du Comité d'assistance aux malad et blessés de l'hôpital militaire Percy à Clamart. M^me^ Th. Gaston-Monnervi était là, ainsi que M^me^ André Morice... et le plus aimablement du monde président du Conseil de la République et le ministre de la Marine marchan avaient accompagné la présidente et la vice-présidente du comité. Tout monde, à la sortie, parlait d'Ava Gardner, notre nouvelle Rita Hayworth.

IGOR STRAVINSKY

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « NAUSICAA DU MACKENZIE »

Le Studio des Champs-Elysées a rouvert ses portes avec *Nausicaa du Mackenzie,* comédie en deux actes et huit tableaux de Tania Balachova et Georges Arest, tirée d'une nouvelle de M. Constantin-Weyer. Le spectacle mérite d'être vu moins pour l'intrigue assez menue que pour l'atmosphère de dépaysement habilement ménagée par les adaptateurs et ce surprenant comédien qui a nom Gregory Chmara.

Que Pierre, jeune Français décidé à faire fortune par le commerce des fourrures, s'égare dans les solitudes neigeuses du Canada, qu'il y soit sauvé par une Indienne de quinze ans, Pichou, que Soleil, le vieux chef, père de Pichou, lui jette la petite dans les bras, que celle-ci trompe son mari blanc, sous la menace de l'Indien Castor, espèce de louche sorcier, et que Pierre, furieux, la quitte, voilà une histoire simplette. Aussi bien, ce qui nous intéresse ici ne tient pas à l'anecdote, qui soutient un propos autrement attachant, celui d'une peinture de mœurs. Pour un Indien sioux, puisqu'il en est encore, les occupations d'un homme, et à plus forte raison d'un chef comme le pittoresque Soleil, consistent essentiellement à fumer, à boire de « l'eau de feu » et à chasser. Quant aux travaux de la maison, une bonne épouse doit y pourvoir entièrement, et si une femme ne suffit pas à la besogne on en prend une seconde, voire une troisième. Soleil s'efforce à convaincre son gendre blanc des supériorités de la civilisation indienne, et peut-être y parviendrait-il sans ce coup de canif dans le contrat donné innocemment par Pichou, la charmante Nausicaa du Mackenzie. Le vieux chef ne peut comprendre l'importance attachée par Pierre à la fidélité conjugale. Comme tous ses compatriotes, il estime qu'un homme las de son épouse, ou incapable de la contenter, doit appeler ses amis à la rescousse.

Gregory Chmara, que nous avons trop rarement l'occasion d'applaudir faute de rôles à sa mesure, élève le personnage de Soleil jusqu'au type. Il se livre à de ténébreuses incantations, pousse des cris de la plus authentique sauvagerie, s'entonne le litre au goulet avec une gloutonnerie stupéfiante. On ne s'imaginera plus un chef indien qu'avec sa puissante carrure, et il n'est pas jusqu'à son élocution difficile, et dont je n'oserais garantir le cachet proprement sioux, qui n'achève de concourir à l'illusion.

A côté de lui, le reste de la troupe pâlit, et M. Robert Fontanet notamment paraît bien mièvre. Il convient cependant de faire une place à part à Mlle Annie Noël, qui nuance avec beaucoup de justesse et d'émotion la figure de Pichou.

Sur l'étroit plateau du Studio des Champs-Elysées Mme Tania Balachova fait habilement évoluer sa troupe dans les décors un peu sommaires, mais colorés de M. René Allio. En résumé, une bonne soirée.

LUDMILLA PITOËFF

UNE GRANDE COMÉDIENNE N'EST PLUS

Elle est donc morte, cette grande petite femme, si peu de temps après Louis Jouvet ! Funeste saison pour le théâtre, car Ludmilla Pitoëff, comme Jouvet, c'était le théâtre même. Son mari, l'étrange et captivant Georges Pitoëff, avait disparu à Genève le 12 septembre 1939. Elle ne lui eût pas survécu sans leurs sept enfants et cette mystique de l'œuvre commune, qu'elle avait voulu entretenir après sa mort. Si Georges n'était plus là pour choisir des textes, les mettre en scène et pourvoir à la difficile tâche d'administrer un théâtre, du moins gardait-elle, par son seul jeu d'actrice inimitable, une tradition qu'ils avaient créée à eux deux. Qui la recueillera ? Souhaitons-le à ses enfants.

La tâche sera pourtant ardue, car le secret de Ludmilla, comme celui de Georges était un secret de poésie. Faut-il rappeler toutes les pièces dont elle fut l'interprète passionnée, de *Maison de poupée* à *la Mouette,* des *Six Personnages en quête d'auteur,* de Pirandello, à la *Sainte Jeanne,* de Bernard Shaw, des *Ratés,* de Lenormand, à *la Sauvage,* d'Anouilh ? Partout, toujours, elle paraissait comme en état de grâce poétique ; dans le moindre rôle (je pense à l'une de ses plus récentes créations, sa Miss Mabel, du théâtre Saint-Georges) elle apportait au spectateur, subjugué, la révélation d'on ne savait quel mystère qui tremblait dans sa voix. Il n'y a pas de grand artiste au théâtre sans le don d'une voix reconnaissable entre toutes. Ludmilla Pitoëff avait cette voix-là : elle paraissait d'abord un peu monocorde, et puis, tout à coup, l'on percevait dans ce débit une des vibrations, d'une infinie délicatesse, jusqu'au moment où la diction s'accélérait jusqu'au délire, puis rompait ou se brisait dans un soupir ; et puis Ludmilla reprenait son accent calme, doucement chantant, avec un air d'inquiétude et presque d'effroi, comme une petite fille qui s'attend à être grondée. Son talent, très concerté, très étudié, se résolvait en spontanéité. On ne savait plus pourquoi l'on était ému, de l'angoisse au sourire, par cette frêle silhouette dont les gaucheries même appartenaient à l'art. On sait bien aujourd'hui qu'elle ne sera pas remplacée, mais de l'exemple qu'elle donna noblement avec son mari nous devons retenir que l'acteur est au service de l'œuvre et que le bon Théo avait raison d'écrire, dans son emphase romantique :

Les dieux eux-mêmes meurent.
Mais les vers souverains
demeurent
Plus forts que les airains.

APRÈS LA BIENNALE DE VENISE

PAR DENIS MARION

En spécifiant que le prix attribué au *Tramway nommé désir* allait à « l'interprétation d'un texte théâtral », le jury de la Mostra de Venise a pris une sage décision qui souligne les exceptionnelles qualités et le défaut fondamental du film de Tenessee Williams. Réalisé par Elia Kazan, qui avait mis en scène la pièce à Broadway, interprété par Marion Brando et Kim Hunter, qui avaient créé au théâtre deux des principaux rôles, ayant comme vedette Vivian Leigh, qui mérite largement le prix de la meilleure interprétation féminine que Venise lui a décerné du même coup, mais qui joue peut-être encore plus théâtralement que les autres, ce n'est un film que dans la mesure où l'extraordinaire photographie de l'opérateur Harry Stradling recrée à merveille l'atmosphère des taudis de la Nouvelle-Orléans et les obsessions des personnages. Au reste *le Tramway nommé désir* aura bien besoin de ces deux récompenses pour vaincre le barrage que s'apprêtent à lui opposer diverses censures, en dépit des modifications hypocrites apportées au dénouement. Mais ceci est une autre histoire.

Le reste du palmarès n'appelle guère de commentaires, sinon pour souligner l'habileté des Italiens à faire honneur à leurs invités français tout en sanctionnant l'impudent chantage (doublé d'une consternante médiocrité artistique) auquel s'était livré le scénariste de deux des films présentés : le prix du meilleur acteur s'imposait pour Jean Gabin dans *la Nuit est mon royaume,* les deux autres récompenses sont allées au *Journal d'un curé de campagne,* qui les mérite, mais auquel elles arrivent fort tard.

Si Jean Gabin a mérité dans « La nuit est mon royaume » le prix du meilleur acteur, Suzanne Dehelly a composé un personnage bouleversant.

RASHO MON

LE CHEF-D'ŒUVRE DU CINÉMA JAPONAIS

En revanche, on ne saurait trop féliciter le jury d'avoir décerné la récompense suprême, le lion de Saint-Marc, au film japonais qui a surclassé toute la compétition. Disons pourquoi.

Nous connaissons depuis toujours l'existence d'une industrie cinématographique japonaise, qui n'est dépassée en importance quantitative que par l'américaine. Les très rares échantillons qui nous étaient parvenus décourageaient la curiosité. *Rasho Mon,* en revanche, unit à une perfection technique et à une beauté formelle auxquelles l'Amérique et l'Europe ne peuvent rien opposer de supérieur le privilège de nous apporter sur une mentalité si différente de la nôtre un témoignage d'une authenticité indiscutable.

Pour donner une idée approximative de cette originalité il est indispensable de résumer le scénario.

L'action se passe au XIIe siècle, qui est, pour le Japon comme pour l'Europe, un âge de guerres, de famines et de mysticisme. Dans un temple en ruine trois hommes ont cherché un abri pendant l'orage et parlent d'un meurtre découvert quelques jours plus tôt. Un mari et sa femme traversaient le bois voisin. Le cadavre du mari a été retrouvé ainsi que des indices témoignant d'une lutte. Un brigand est arrêté : il reconnaît avoir violé la femme et tué l'homme au cours d'un duel loyal.

La femme arrêtée ensuite déclare avoir tué elle-même son mari.

Une magicienne évoque l'esprit du mort, qui assure s'être suicidé.

Enfin le bûcheron qui a découvert le cadavre donne une quatrième version de l'affaire, qui se rapproche de la première.

On dira que Pirandello a fait mieux et que ce n'est pas la peine d'aller au Japon pour trouver ses épigones. Ce serait fort injuste. Car non seulement le prêtre qui joue un rôle dans l'histoire et qui est le porte-parole de l'auteur se borne à conclure mélancoliquement qu'on ne connaîtra jamais la vérité et que les quatre narrateurs peuvent très bien avoir menti tous les quatre (même le mort, ce qui implique une curieuse conception de l'au-delà), mais encore les quatre récits sont beaucoup moins contradictoires que ne le laisse supposer mon bref résumé. En fait, dans chacun d'eux la psychologie des personnages reste la même ou ne diffère que par de subtiles nuances. Alors que Pirandello — et la psychologie occidentale avec lui — ne peut concevoir d'interprétations de la réalité que sous la forme la plus contradictoire possible, ces Japonais mettent en doute la vérité sur des subtilités qui nous sont à peine saisissables. Puis, loin d'apporter une solution, même dubitative, au problème ainsi posé, ils le nient résolument au profit d'un autre : la foi du prêtre, un instant ébranlée, se trouve raffermie parce que le bûcheron, déjà chargé de famille, recueille un enfant abandonné dans le temple pendant leur longue conversation.

Cet étrange sujet est traité avec une virtuosité qui laisse rêveur. Le spectateur est tout d'abord frappé par une beauté plastique des images qui n'est pas inférieure à celle du *Dies Iræ,* de Dreyer, du *Quai des Brumes,* de Carné, ou du *Tabou,* de Murnau. La promenade de la femme, assise sur le dos d'un cheval et masquée par de longs voiles de mousseline qui tombent de son chapeau plat, plonge tout de suite le public dans un climat de mystère poétique. L'ombre des arbres se découpant sur le sable et l'écran de feuillage qui dérobe certains moments du duel ont la beauté minutieuse et étrangement ornementale des estampes japonaises. L'évocation du mort par la magicienne est une cérémonie rituelle envoûtante où les sons renforcent encore le halètement d'images tourbillonnantes. La scène du viol est accompagnée par une orchestration nippone du *Boléro,* de Ravel. Par une astuce géniale, l'appareil policier et judiciaire est escamoté : les dépositions successives sont faites devant un tribunal qui demeure invisible, l'appareil de prises de vues ayant pris sa place. Son implacable intervention n'en est que mieux évoquée par le mur d'une éclatante blancheur sur lequel se détachent les silhouettes des prévenus et des témoins, humblement agenouillés.

L'interprétation m'a paru inégale. Le brigand et le bûcheron gesticulent et hurlent un peu trop à mon goût d'Occidental. Mais la femme et le mari jouent avec une sobriété et une intensité au-dessus de tout éloge.

A quoi bon essayer de retenir des noms que nous ne reverrons sans doute plus, sauf celui du réalisateur de ce chef-d'œuvre : Achira Curosawa ?

PETITES CHRONIQUES

Le colonel des Roches de Chassay, gagnant de la Coupe de La Baule.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Le Tir aux Pigeons servait de cadre au concours de la Baule. « Jumping » d'officiers supérieurs ! Trois premiers prix dont la Coupe au palmarès du colonel des Roches de Chassay, deux à celui du colonel Gudin de Vallerin. Il en resta tout de même pour les autres. Le comte de Legge, M^me^ Lalande furent parmi ces heureux. Miss Patricia Rose, vivante silhouette de Cecil Aldin, produisit Without Reserve, hunter gris spectaculaire. Cocktail chez le président, M. Pierre Droz, dîner dansant à Colin-Maillard. Que d'événements en quarante-huit heures ! Je mentionne la pluie pour mémoire, personne n'y fit attention.

L'ambiance internationale d'Ostende s'est continuée au Zoute. M. J. Waterloos, maître d'équipage, fut le grand organisateur du tournoi. On galopait sur les dunes, un terrain d'élection ! Si la Coupe des Nations nous échappe, gagnée de justesse par la Hollande, devant Grande-Bretagne, France et Belgique, nous enlevons le Grand Prix avec Tramontane, aux ordres de M. Jonquières d'Oriola. Soirée très élégante au Casino de la Réserve. Le prince Bernhard des Pays-Bas y assistait ainsi que la princesse de Lippe. Nombreuses personnalités présentes : le général baron de Trannoy, le colonel Cavaillé et le chevalier de Menton de Horn, grand maître des tracés.

A Biarritz, les obstacles de terre sont les difficultés traditionnelles de l'Aguiléra. On les passe en marchant fort, comme à la chasse. Le Grand Prix, *event* n° 1, est revenu au chevalier d'Orgeix, qui prit le meilleur avec Arlequin D, seul sans faute sur quarante-cinq engagés, en 2' 4". M. Dupuy est second sur la frémissante Héliade. M^lle^ Cancre, M. Horngrun se classent parmi les vainqueurs. Parcours remarqué de M^lle^ Renée de Rothschild, étonnante dans la puissance. Grand remous autour du « Horse-Show ». Le marquis et la marquise de Cartassac, le marquis d'Arcangues le préférèrent certains jours au polo. M. Pollet-Ternynck, le comte de Castelbajac, le capitaine Clavé firent beaucoup pour sa réussite.

TRÉ-HARDY.

Le chevalier d'Orgeix, sur Arlequin D, fit à Biarritz une brillante exhibition. On le voit ici disputant le prix Alfred Loewenstein.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA POLITIQUE SOVIÉTIQUE :

Lucien Laurat, *Du Komintern au Kominform* (les Iles d'Or, 102 pages).

Fondé en 1919, le Komintern a été liquidé en mai 1943 sur une intervention directe du président Roosevelt. Créé en septembre 1947, le Kominform n'englobe plus tous les partis communistes du monde, mais seulement ceux dont Moscou entend contrôler et coordonner directement l'activité.

Ce sont ses méthodes et ses moyens d'action que l'auteur analyse dans ce volume. La politique stalinienne des dernières années, dit-il, n'est pas impérialiste dans l'acception moderne du terme. Mais elle combine l'oppression primitive qu'a pratiquée l'impérialisme du monde antique avec les derniers raffinements de technique financière du XX^e^ siècle.

Staline veut l'expansion, mais sans risquer un conflit avec les Etats-Unis. La campagne de Corée est un avertissement dont il a fait son profit. Ceux qui s'étonnent que l'U. R. S. S. ait laissé passer la mise en train du réarmement sans attaquer l'Europe libre oublient qu'aux yeux des dirigeants soviétiques les véritables troupes de choc de l'Armée rouge sont les masses ouvrières d'Europe et d'Amérique soulevées par une crise : « les divisions sans uniforme que les nations du pacte atlantique pourraient mobiliser pour le compte de l'U. R. S. S. par une politique sociale imprévoyante ».

C'est donc, conclut-il, à la propagande et aux partis communistes qu'il importe de s'en prendre. Parmi les moyens mis en œuvre par le bolchevisme, il en est un qui joue depuis cinq ou six ans un rôle considérable : la peur. Beaucoup de gens, par exemple, qui ne sont pas d'accord avec l'appel de Stockholm l'ont néanmoins signé avec le sentiment que ce geste leur acquerrait une secrète assurance. Il suffirait d'un gouvernement fort pour que la peur changeât de camp.

LA CIVILISATION BRÉSILIENNE :

Henri Badet, *Rondon, charmeur d'Indiens* (Nouvelles Editions latines, 190 pages). C'est l'histoire d'un prodigieux apostolat : la conquête à la vie civilisée d'un demi-million d'Indiens parmi les plus sauvages et les plus arriérés par la seule vertu de la douceur, de la bonté et de la patience.

Le général Rondon est regardé par les Brésiliens comme un héros national : cet athlète au cœur d'or, envoyé dans la brousse pour y installer des liaisons télégraphiques, a passé quarante ans de sa vie à pacifier des tribus réputées indomptables. Il a parcouru cinquante mille kilomètres de terres inexplorées, découvert des fleuves, des mines d'or et de diamant, luttant contre la faim, la fatigue, le paludisme, sans autre but que celui de faire tomber le mur de haine et de défiance qui séparait les indigènes des Blancs. Sa consigne était : « Se faire tuer, si c'est nécessaire ; ne jamais tuer ». Sans verser une goutte de sang, en ripostant aux agressions par des distributions de vivres ou de présents, il a fait entrer dans la communauté nationale une population qui vit sur un territoire aussi grand que la France.

On l'a surnommé le « charmeur d'Indiens ». A quatre-vingts ans passés, il préside le Conseil national de protection des Indiens. Claudel a dit de lui : « Religion à part, c'est une figure de l'Evangile. »

C'est aussi un des plus grands savants de notre époque : il a parfait la cartographie des régions qu'il a parcourues ; et les Sociétés de géographie de France, d'Angleterre, de Belgique et de bien d'autres pays s'honorent de le compter parmi leurs membres.

Son nom restait ignoré du grand public : ce livre répare une injustice.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Des prêtres français incarcérés en Chine

Les persécutions dirigées contre les catholiques continuent en Chine communiste. Après l'expulsion du nonce apostolique, M^gr^ Antonio Riberi (que l'on voit, sur notre photographie, à son arrivée à Hong-Kong), l'archevêque de Kumming, dans le Yunnan, M^gr^ Derouineau, des Missions étrangères de Paris, et trois autres religieux français ont été arrêtés. Leur crime est d'avoir possédé un émetteur de T. S. F.

Un appel pontifical

S. S. Pie XII vient dans une nouvelle encyclique de rappeler aux chrétiens du monde entier qu'ils doivent s'unir pour lutter contre les ennemis de Dieu et demander, par l'intercession de la Très Sainte Vierge, « le retour de temps meilleurs pour l'Eglise et la société ».

Fêtes dans l'Orne

Le 15 septembre S. Em. le cardinal Tisserant a présidé les fêtes du centenaire de la fondation de l'Institut des prêtres de Sainte-Marie-de-Tinchebray, dans l'Orne. Des milliers de pèlerins assistaient aux cérémonies.

NÉCROLOGIE

Geo London

Geo London, qui vient de succomber, près de Blois, des suites d'une crise d'urémie, avait tenu dans la presse parisienne une place importante. Il avait été un reporter à la vision rapide et nette, sachant traduire ses impressions d'une manière colorée. Certaines de ses enquêtes — celle sur la Russie notamment — avaient obtenu un gros succès. Mais c'est plus encore comme chroniqueur judiciaire qu'il avait acquis sa réputation. Il avait une manière très personnelle, directe et souvent pleine d'humour, de rendre compte des procès auxquels il assistait. Ses comptes rendus furent réunis en volumes, dont plus d'un chapitre conservera une valeur documentaire. Geo London, qui n'avait que soixante-six ans, avait ses entrées dans tous les milieux parisiens. On l'avait connu secrétaire général des Folies-Bergère et président de l'Association des informateurs religieux.

LES VAINQUEURS DE L'HIMALAYA VISITENT LES ANDES

Maurice Herzog et le docteur Jacques Oudot poursuivent leur voyage en Amérique du Sud. Après le Brésil, ils ont visité l'Argentine, où le président Perón a conféré le ruban de « héros des Andes » au vainqueur de l'Anapurna. Celui-ci a d'ailleurs annoncé au cours d'une conférence radiodiffusée qu'une expédition française tenterait en décembre prochain l'ascension de l'un des plus hauts sommets des Andes argentines, le Fitzroy. Avant de gagner le Chili, où ils furent reçus par le président de la République, Maurice Herzog et le docteur Oudot ont été pendant quelques jours, à Bariloche, sur les premiers contreforts de la Cordillère, les hôtes des « Andinistes » argentins.

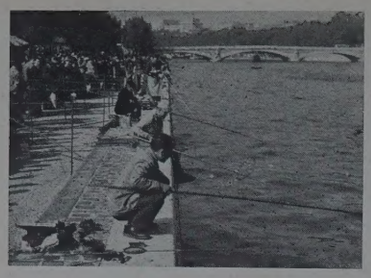
UN GRAND MARIAGE AU BRÉSIL

Deux des plus grandes familles de la politique et de la diplomatie brésiliennes viennent de s'unir à Curitiba, où dom Manoel da Silveira d'Elboux, archevêque du

Parana, a béni le mariage du capitaine Alfredo Henrique de Berenguer Cesar, de l'aviation militaire brésilienne, fils de S. E. M. Jacomo de Berenguer Cesar, consul général du Brésil à New-York, avec M^lle^ Mitsi Camargo Munhoz da Rocha. Parmi les témoins du marié on remarquait M Cafe Filho, vice-président de la République.

BEAUTÉS CHILIENNES

La finale d'un grand concours de beauté, organisé dans tout le pays par la revue *Nuevo Zig-Zag* s'est disputée, à Santiago-du-Chili, dans les salons de l'hôtel Carrera. Les plus hautes personnalités assistaient à cette brillante soirée, et la femme du président de la République, M^me^ Rosa Markmann de Gonzalez Videla, couronna elle-même M^lle^ Maria Teresa Voisenat Olea, victorieuse du tournoi. Celle-ci s'est vu offrir un séjour à New-York, tandis qu'un voyage à Buenos-Aires et à Rio-de-Janeiro venait récompenser la seconde, M^lle^ Mireya Puelma Manns.



PAISIBLE CHAMPIONNAT

Grande panique chez les poissons de la Seine, entre le pont des Invalides et celui de l'Alma, au matin du dimanche 16 septembre ! Cent trente-cinq concurrents, armés de leur redoutable attirail, disputaient le championnat de pêche « au coup ». Le « match » dura trois heures, puis l'on compta les points. M. Emile Cesselin, de Tergnier, fut proclamé vainqueur. Il avait, en trois heures, pris quatre-vingt-dix poissons — soit un toutes les deux minutes — pesant au total 685 grammes.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'idée de musique légère évoque des œuvres gaies qui font éclore le sourire et provoquent chez les auditeurs des réactions dynamiques. Les opérettes, les valses, la plupart des danses remplissent généralement cet office. Or voici que Paul Bonneau annonce une séance appelée en principe à remplir ces conditions. A la vérité, la première pièce, inscrite au programme sous le titre *Mascarade,* composée par Jacques Dupont, n'a rien de bouffon, elle est moderne, son rythme syncopé en augmente l'attrait ; de temps à autre elle s'infléchit vers une écriture debussyste ; très bien orchestrée, elle séduit par sa grâce puis par son caractère allant, et son chaleureux thème principal réapparaît au cours de la « furie finale ». Lina Dachary a mis sa voix tour à tour puissante et ravissante au service de Gabriel Pierné, elle chanta l'ariette de Marguerite, extraite de *Fragonard* ; puis on entendit la musique de table, agressive et forte, écrite par Alexandre Tansmann, pièce destinée plutôt, par son caractère ardent, à de solides banquets qu'à l'intimité familiale.

Une chanson spirituelle et entraînante représentait l'élément joyeux de la soirée : « le Plus Joli Péché du monde », extrait du film qui porte le même nom, décrit par Paul Bonneau, exprimé par Lina Dachary, est bien tentant...

Le progrès incite les dirigeants de la Radiodiffusion française à faire provision de musique et à la distiller en différé, suivant l'expression consacrée. C'est ainsi que *la Belle au bois dormant,* décrite par Tchaïkovsky, fut soudain éveillée de son sommeil.

René Dhaene conduisait l'orchestre de Lille et sut mettre en valeur la grâce et la délicatesse de cette composition qui précédait au programme deux danses de Brahms, chaleureusement scandées.

Le festival Lux, réalisé par Manuel Poulet, diffusé par les postes de Luxembourg, Monte-Carlo et Tanger, brille d'un éclat tout particulier. Il semble étrange de parler d'une mise en scène alors que le décor n'existe pas sur le théâtre des ondes, pourtant la profusion des sketches, la variété des chants, la qualité des interprètes internationaux, les à-propos de Ned Rival, la présence des meilleurs orchestres comme celui de la Société des concerts du Conservatoire, le feu roulant de plaisanteries pleines de verve assurent à ces soirées un caractère somptueux.

W.-L. LANDOWSKI.

LES SPECTACLES

ATELIER
COLOMBE
de JEAN ANOUILH
avec tous les créateurs

COURRIER MUSICAL

Derniers échos du Festival de Lucerne

Le Festival de Lucerne s'est achevé sur un concert de l'orchestre de chambre de Stuttgart — Purcel, Hændel, Pergolèse, Bach — et une exécution, dirigée par H. von Karajan, de la *Messe en si mineur* de Bach... Je n'étais, hélas ! plus là. Mais j'avais eu cette joie : celle d'entendre Fischer jouer, de ses mains puissantes, avec sa gravité et sa majesté héroïques le second *Concerto* pour piano et orchestre de Brahms. On conte que Brahms sentit le premier thème se former en lui quand il apprit que Schumann avait voulu se noyer. C'est un « thème secousse », une sorte de spasme cardiaque ; un cri... Les développements en exaltent parfois le pathétique, parfois aussi leur rhétorique gèle un peu cette exaltation. Mais l'ordonnance de ce discours à la Bossuet a toujours de la noblesse ; il a « une voix » mâle et sonore. C'est finalement un beau sermon contre le suicide, plein d'horreur et plein de foi. Edwin Fischer y croit et y fait croire. Et l'orchestre a joint ses pleurs, ses colères de foule à ceux du clavier-orateur. M. Carl Schuricht, chef fougueux, l'a dirigé remarquablement. Il ne ménage pas les gestes ; il multiplie les indications, les départs, starter aux aguets — il dessine les mélodies souples, griffonne nerveusement le zigzag des rythmes. Cette profusion de la mimique n'est pas inutile quand il faut diriger un orchestre qu'on n'a pas instruit soi-même. Le chef a besoin de tout faire comprendre. M. Schuricht a merveilleusement communiqué ses volontés à l'orchestre du festival et a obtenu une interprétation véhémente, colorée de la seconde *Symphonie* de Schumann. Je ne l'avais jamais sentie plus belle.

Ainsi s'est achevé ce très beau festival. Que puis-je souhaiter, après avoir applaudi ? Que la piété des organisateurs envers les chefs-d'œuvre du passé se résigne à reconnaître que la musique n'a pas cessé de vivre et de croître après le plus grand des romantiques allemands, Wagner. Que des musiciens du XX^e^ siècle, dans tous les pays, seraient heureux d'être représentés mieux que par de menus échantillons, fussent-ils choisis avec une infaillible sûreté, dans ces journées lucernoises dont la gloire et l'autorité ne cessent de grandir ! Nous n'avons pas à nous plaindre : Ravel et Honegger y ont figuré ! Mais ce fut tout. J'ai toujours peur que faute d'aliments frais, de vitamines, la musique ne se sclérose. Bach, c'est un Rigi ; Wagner, c'est un Pilate ; Mozart, c'est le lac d'argent ; Schumann, la falaise qui soutient Altdorf... Mais chaque année les feuillages rajeunissent, les herbes tendres forment ces prairies adorables. Il y a de jeunes musiques, mortelles, qui éclosent aussi.

Nous avons eu Fauré, qu'on ne « reconnaît » pas encore, et d'Indy, et Debussy, et nous avons Schmitt, Poulenc. Ailleurs, il y a eu Hindemith, Bartok... Ne leur mesurez pas trop avarement vos faveurs, chers amis suisses. Faites-leur place dans le temple aux dieux nouveaux. C'était la politique romaine.

ROBERT KEMP.

COURRIER THÉATRAL

« La Femme troublée » au Théâtre Michel

M. Roger Féral, dans *la Femme troublée,* nous présente une actrice fort célèbre, Odile Berger, de son vrai nom Antoinette Bergeron, qui a fait dans sa vie deux parts : l'une, qui dure onze mois de l'année, et que le théâtre dévore entièrement ; l'autre, limitée à un mois de vacances, durant laquelle toute liberté lui est laissée de redevenir une petite bourgeoise. Sous son premier aspect, Odile Berger est connue depuis dix ans comme la maîtresse du banquier Fabien Montlaur ; elle a un jeune secrétaire, Marceau, une habilleuse, Pauline, et satisfait à toutes les exigences de sa situation. Sous le second, dans une petite maison de campagne, le banquier n'est pas admis, et nous apprenons que Marceau est son fils et Pauline, sa sœur aînée.

Au lever du rideau Odile Berger est tout près de commettre une sottise. Elle s'intéresse un peu trop chaleureusement à un jeune acteur nommé Julien Duroy, qu'elle veut faire jouer dans la pièce du célèbre auteur dramatique Henry-Henry, où elle doit tenir à la rentrée le rôle principal. Pis encore, elle emmène Julien dans cette maison de campagne où ni Montlaur ni aucune de ses relations de théâtre n'a jamais paru. Il faut mettre le jeune amant au fait de la double identité du fils-secrétaire et de la sœur-habilleuse. Mais l'amour du galant ne résiste pas à cette révélation. L'idole est pour lui descendue de son piédestal. Il veut partir, et il partirait en effet si n'arrivait à point nommé l'aimable Denise, fille d'Antoinette Bergeron et demi-sœur de Marceau. Après une honorable velléité de vider les lieux, il préfère jouer au tennis avec Denise, un flirt s'engage. Mais Roger Féral est beaucoup trop malin pour s'empêtrer dans un drame noir. Denise vient de passer trois ans en Angleterre, et au moment que sa mère se prépare à immoler sa passion au bonheur de sa fille, la *girl* lui apprend qu'elle vient de se fiancer. Avec qui ? grands dieux ! Ah ! Julien, que de pleurs vous allez faire couler ! Non encore. Denise aime un *boy* de Cambridge ou d'Oxford qui vient de lui confirmer ses fiançailles par télégramme. Et Odile Berger, répudiant son trouble, retrouvera à la rentrée le fidèle Montlaur.

M. Roger Féral, journaliste avisé, pionnier de la radio et de la télévision, connaît parfaitement les milieux de théâtre, leurs mœurs, leurs cancans, leurs préjugés, leurs puérilités et leurs ficelles. Il s'est servi de son expérience avec quelque désinvolture et a fait appel pour tenir le rôle d'Odile Berger à M^lle^ Suzy Prim, qui n'a rien perdu de sa vitalité.

Y. G.

UN CONCOURS D'ART DRAMATIQUE A ENGHIEN

A l'occasion du centenaire d'Enghien-les-Bains un concours d'art dramatique avait été organisé et doté de deux prix fort importants puisque le premier était d'un million de francs et le second, de 500.000 francs. Le jury, que présidait M^me^ Béatrice Dussane et dont faisaient notamment partie MM. Marcel Achard, Steve Passeur, Jean Meyer, Raymond Rouleau, Henri Jeanson, André Barsacq et Claude Sainval, a eu à choisir entre plus de sept cents manuscrits. Les lauréats ont été proclamés au cours d'un déjeuner au casino d'Enghien. Le premier prix a été décerné à M. Georges Bouyx, avocat et journaliste, pour sa pièce intitulée *Gauvain,* dont la haute tenue a fait très rapidement, nous a-t-on dit, l'accord des membres du jury. Le second prix a récompensé *le Cercle de craie,* de M. H. Le Porrier. Ces deux œuvres seront créées au casino d'Enghien, puis représentées à Nice. Plusieurs autres pièces ont en outre été signalées à l'attention des directeurs, notamment *Ce monde de rosée,* de M. Jean Boulmer. Espérons que ces indications ne seront pas perdues et qu'elles seront profitables au théâtre.

LÉGION D'HONNEUR

Bernard Champigneulie

Nous avons relevé avec plaisir, dans la promotion du ministère de l'Education nationale, la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de notre excellent collaborateur Bernard Champigneulle. Nos lecteurs savent avec quelle compétence il commente dans nos colonnes les manifestations de la vie artistique. Il n'est pas seulement un historien et un critique des arts plastiques, auxquels il a consacré plusieurs ouvrages ; il est aussi l'auteur de travaux appréciés sur la musique. Nous lui adressons nos très cordiales félicitations.

LE IVe FESTIVAL INTERNATIONAL DE BESANÇON

« Musique, langage universel... » Un festival qui, cette année, affichait deux des meilleurs orchestres du monde — le National et la Société des concerts du Conservatoire — les plus grands chefs — Georges Enesco, Carl Schuricht, André Cluytens, Raphaël Kubelik — des solistes étoiles — Cortot, Isaac Stern, Edwin Fischer — et le feu d'artifice terminal des Ballets de l'Opéra mérite le titre qu'il s'est donné ; mais si l'on choisit l'universalité il est presque inévitable de n'avoir pas, du même coup, la nouveauté.

Pourtant, à y regarder de près, certains concerts de chambre et de musique spirituelle offraient bien des pages inconnues. Il n'est pas coutume d'entendre le *Salve Regina* de Goudimel, les sonates de Jean-Marie Leclair le Cadet, *le Zodiaque,* de Georges Migot, *le Jaloux corrigé,* de Michel Blavet, les caroles de Guillaume de Dôle ou la *Messe* de Cristobal Morales. Mais dans le domaine des concerts symphoniques — ceux où vient plus spécialement le « grand public » — il est sans doute plus difficile de donner du neuf. Alors pouvait-on faire mieux que de demander à Carl Schuricht de diriger le concert de musique allemande, à Paul Klecki, la musique russe, à Kubelik, la musique viennoise, à Georges Enesco, la musique d'Europe centrale, et à André Cluytens, la musique française ? C'était là une excellente estimation des valeurs. Ne plaignons pas les mélomanes du Festival bisontin qui ont pu entendre l'inoubliable interprétation de *Don Juan* et de *Léonore...* S'ils croyaient n'avoir plus rien à apprendre des œuvres, Schuricht les a détrompés. Dans le domaine de la musique ancienne il était juste aussi de confier à un musicologue averti et fervent comme l'est Félix Raugel la direction d'œuvres qui lui sont à ce point familières qu'elles semblent siennes. Et demander aux « Chanteurs comtois » — la belle chorale que voilà ! — d'accueillir en leur cathédrale l'Espagne de la Renaissance, cela aussi était exactement ce qu'il faut.

Mais la véritable, la grande nouveauté du festival, c'est le concours international des jeunes chefs d'orchestre. Emile Vuillermoz en eut l'idée : qu'il en soit félicité. Donc, plus de soixante concurrents de tous les pays se sont présentés. Rien de plus stimulant que ces épreuves publiques auxquelles participe l'auditoire. Florent Schmitt présidait, avec sa brusquerie, son esprit, son autorité. C'était vivant, passionné, et chacun s'est pris au jeu... Au jeu ? Ce n'en était pas un pour les candidats... L'épreuve finale demandait, outre la direction de l'ouverture de *la Flûte enchantée* et des *Légendes de la forêt viennoise,* le déchiffrage et la mise au point d'un morceau inédit — Henriette Roget en est l'auteur — avec dépistage de fautes de copie dans le matériel d'orchestre... Des dix derniers concurrents, soigneusement triés par une semaine d'éliminatoires, ont émergé quelques jeunes chefs réellement doués et déjà solidement instruits. Le premier prix a récompensé, fort justement, Reinhavel Peters, vingt-cinq ans, né en Allemagne et achevant ses études musicales à Paris. Ce prix de 100.000 francs devait être unique ; la générosité de Georges Enesco a permis de décerner un second prix de 50.000 francs à l'Anglais Alexander Gibson, qui eut presque autant de partisans que son rival.

L. MAURICE-AMOUR.

ÉCOLE DE PUBLICITÉ

Le concours d'entrée en première année des Cours Généraux de l'Ecole de Publicité aura lieu le samedi 6 octobre 1951 à 14 h. 30 au siège de l'Ecole, 24, rue Duperré, PARIS (9e). Les inscriptions y seront reçues tous les jours de 18 h. 30 à 20 heures, à partir du lundi 1er octobre 1951.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

POUR LES COTONS IMPRIMÉS

GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE
★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

LA QUALITÉ D'AUTREFOIS
L'ÉLÉGANCE D'AUJOURD'HUI

—

HORS-CONCOURS
AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES

Création Fr De la Vasselais

CHAUSSURES HEYRAUD

LA SÉLECTION DES CUIRS ET PEAUSSERIES, LE SOIN DANS LA FABRICATION, LA PUISSANCE DE SA PRODUCTION FONT DE HEYRAUD LA PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE DE QUALITÉ, ACCESSIBLE A TOUS.

HORS CONCOURS AUX EXPOSITIONS INTERNATIONALES - 4 USINES PARIS-LIMOGES - 40 MAISONS DE VENTE ET DANS LES PRINCIPALES MAISONS DE CHAUSSURES